

LES

GRANDS

PETITS



REIVIÈDES



Aux grands maux les petits remèdes

Quentin Bougot

Mémoire de recherche en design sous la direction de **Élisabeth Charvet** et **Laurence Pache**

Diplôme Supérieur des Arts Appliqués, option Design graphique Cité scolaire Raymond Loewy, La Souterraine, 2020

Épilogue



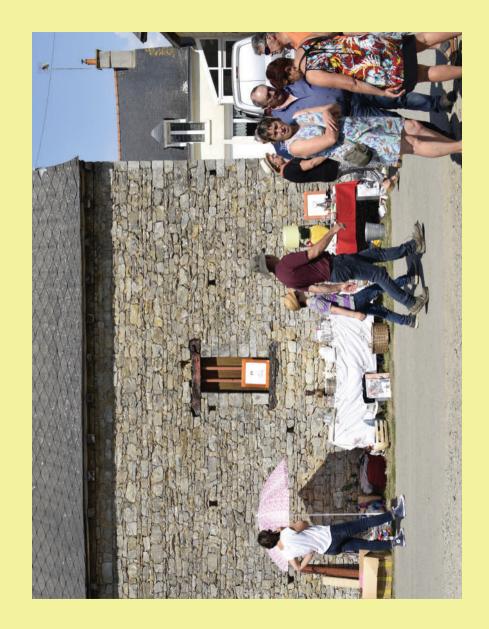
abord, il faut commencer par la fin. L'exercice n'est pas habituel, mais nous croyons bon de couper court au suspense qui précède le dénouement, pour ne pas nous trouver paralysés par l'attente.

Alors voici comment se termine l'histoire : par la destruction méthodique et fulgurante de la civilisation moderne. Méthodique, parce qu'elle est prévue, étudiée, théorisée par des experts, et qu'elle se concrétise en des courbes exponentielles et des modèles de prévision scrupuleux et inexorables qui font état de la hauteur que prend une société pour mieux s'abimer dans sa chute.

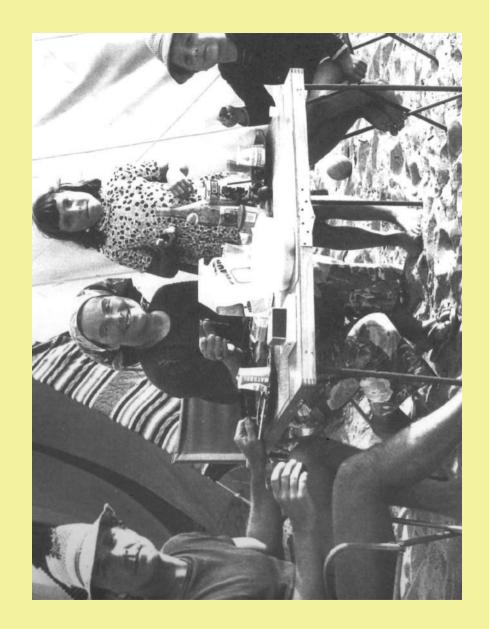
Certes, cette fin n'a plus grand-chose d'une surprise aujourd'hui, tant le consensus fait autorité. Elle traverse le réel de sa vérité fatale et n'épargne de son évidence que des utopistes de la modernité qui marchandent encore — comme ils l'ont toujours fait — cette prédiction qui froisse leurs prévisions.

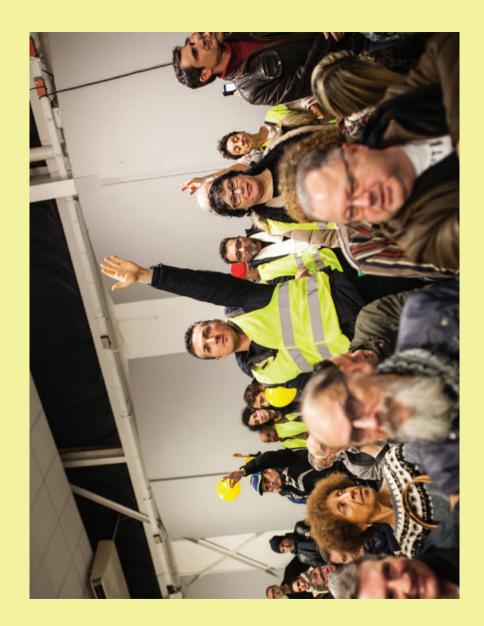
Alors, avisés de la fin, nous pourrons nous concentrer sur le récit que nous voulons lui faire précéder.













Dans l'ordre d'apparition:

- Photo prise devant un centre commercial à Marseille, 2019
 Quentin Bougot
- 2. Photo prise dans un vide-grenier, 2019 © Quentin Bougot
- 3. Photo de la série Our Lives and our Children, 1979-1982 © Robert Adams
- Le designer graphique Ken Garland
 avec sa femme et ses enfants en vacances, 1965
 © Jozef Gross
- 5. Photo tirée de la série
 Sur les petites routes du grand débat, 2019
 © Sandra Mehl
- 6. Station-service abandonnée, 2019 © Quentin Bougot

Introduction: ceux qu'implique l'effondrement

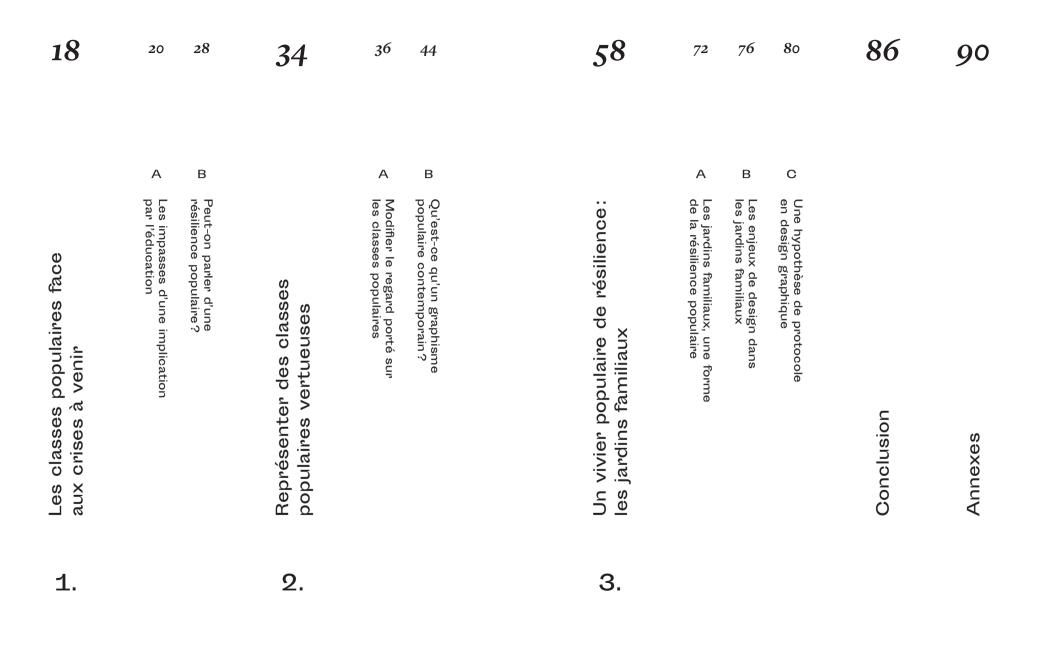
À la vue des crises écologiques, financières, économiques, politiques géopolitiques et sociales, que l'avenir proche nous promet et que l'on a pris l'habitude de synthétiser dans le concept d'effondrement* systémique, il est tout naturel d'attendre des solutions concrètes et pratiques : « Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? ». Ce réflexe pragmatique est compréhensible, mais tenter d'y répondre n'est jamais très convaincant lorsqu'il s'agit de « fin d'un monde ». Cette perspective exigerait le plus rapidement et le plus raisonnablement possible une réorganisation sociale et politique sans précédent, capable, non d'inverser un processus déjà trop engagé – certains disent inexorable – mais de les affronter avec le plus d'humanité possible. Pourtant, le constat de l'inertie du monde moderne suffit à effacer un tel espoir chez ceux qui ne voient de solutions qu'à l'échelle de groupes restreints, resserrés. Ces attitudes de refuge, qu'elles soient agressives et repliées sur elles-mêmes à l'image des survivalistes américains, ou qu'elles soient plus bienveillantes, à l'image des partisans de la collapsologie, révèlent à chaque fois un sentiment d'impasse face à l'avenir de la société.

Ici au contraire, nous prenons le parti de ne pas cesser de croire en la nécessité collective devant la possibilité d'un effondrement, de ne pas abandonner la dimension politique et sociale des enjeux qui se profilent. D'abord parce que nous pensons que ces aspects finiront inévitablement par se poser à mesure que les crises s'imposeront, et qu'il est nécessaire de les avoir anticipés, si l'on ne veut pas laisser l'autoritarisme y répliquer. Ensuite, parce que le designer écoresponsable se doit de porter sur le monde un regard éthique, et que pour cette raison, il trouvera immoral de n'envisager de résilience* qu'à l'échelle d'individus déjà favorisés, laissant à l'écart tous ceux qui n'ont pas les moyens d'y accéder. Ainsi, il ne semble pas pouvoir exister de replis ou de résilience individuelle devant la réalité des classes populaires*

qui vivent déjà dans un rapport de survie plus ou moins violent face à un monde moderne hostile. Et plus que jamais, la perspective d'un effondrement rappelle à la société la persistance d'inégalités toujours plus fortes entre les classes dominantes et les classes populaires. En définitive, il apparaît que la mise en confrontation des catastrophes à venir avec les enjeux du monde social ne laisse pas de choix : c'est un design socialement exigeant qu'il faut introduire face à la possibilité d'un effondrement. Il consiste à susciter l'inclusion et l'implication des classes populaires aux enjeux qui se posent alors. Or, il subsiste des obstacles à cette inclusion, entretenus par une ignorance mutuelle. Ainsi, si la gravité de la situation à venir est souvent ignorée par les gens du peuple, de l'autre côté ceux qui l'étudient – scientifiques, collapsologues, ingénieurs, etc - négligent souvent l'étude sociologique du problème. Alors, pour le designer, la question se pose : comment pourrait-il provoquer la nécessaire jonction des classes populaires avec les enjeux inhérents à un effondrement ? Est-il possible pour le design graphique de participer à l'implication des classes populaires à l'enjeu de l'effondrement, dans la perspective d'une réaction collective et politique plutôt qu'individuelle?



^{*}Un lexique éclairant l'usage qui sera fait de ces termes est consultable en annexes, aux pages 92 et 93.



1.

1.

Les classes populaires face aux crises à venir

A / Les impasses d'une implication par l'éducation

Avant toute chose, il est nécessaire de questionner la stratégie que le designer pourra adopter pour provoquer l'implication des classes populaires face à la menace d'un effondrement. La stratégie la plus évidente pour le designer consiste à prendre le rôle d'un éducateur. Nous allons voir que cette posture pose déjà un certain nombre de problèmes auxquels il faudra tenter de répondre.

1 / L'impasse de la diffusion du message

e premier problème qui se pose à celui qui cherche à éduquer les L classes populaires à l'effondrement concerne les canaux de diffusion de son message : doit-on privilégier une diffusion de masse ou une diffusion plus restreinte? Dans un contexte où les médias de masse assurent assidûment leur fonction d'acteur d'une « contre-révolution préventive permanente »¹, comme le signalait Régis Debray, il y a peu à attendre de ces derniers dans la formulation d'un discours crépusculaire développé et argumenté sur le monde moderne. Dans Culture de masse ou culture populaire? Christopher Lasch va plus loin encore et postule que le problème de ces canaux de diffusion dépasse l'idéologie qui y est distillée. Il met en cause jusqu'à la capacité même de produire de l'implication chez le spectateur : « les médias de masse ne doivent pas être considérés comme un simple vecteur de l'idéologie bourgeoise, ni même comme le moyen à travers lequel les propagandistes et publicitaires bourgeois manipulent l'opinion publique, mais comme un système de communication qui mine systématiquement la possibilité même de la communication »². Ça n'est donc pas seulement en imposant l'hégémonie d'une idéologie moderne que les médias de masses fragilisent la démocratie, mais aussi en détruisant la possibilité de mettre en scène le dialogue démocratique. Or, il est facile de percevoir le potentiel dangereux

2 • Christopher Lasch, e de masse ou culture populaire?,

Régis Debray,

Le Pouvoir intellectuel en France,

Paris, Ramsay, 1979

3 • Olivier Masclet, «Face à la télévision: un miroir des inégalités entre les strates populaires», In: Où va la France populaire?, Presses Universitaire de France, 2019, p. 87

et fascisant d'une médiation sur l'effondrement si elle ne met pas en scène ce dialogue politique. Pourtant ce sont bien les médias de masse qui sont privilégiés par les classes populaires. Ainsi, dans l'ouvrage Où va la France populaire? Olivier Masclet étudie la relation de différents ménages populaires à la télévision et constate que leurs modes de vie contraignants les assignent à une utilisation prépondérante de ce média de masse. Parmi d'autres, on peut observer le cas de Sylvie qui « utilise la télévision pour rester éveillée jusqu'au retour de son conjoint parce qu'elle veut pouvoir mener une vie conjugale qui ressemble un peu plus à "une vie normale" »³. Or, cette disposition ne peut pas laisser de place aux médias alternatifs, dans lesquels une médiation sur l'effondrement est bien plus évidente et dialectique. Ainsi, des médias comme « la baleine » ou « l'âge du faire » qui traitent avec pertinence de ce thème, n'ont que peu de chance de parvenir à des classes populaires souvent restreintes, par leurs modes de vie, à l'usage prééminent des médias de masse. Nous avons donc là une première impasse à considérer.

2 / L'impasse de la forme du message

Se pose ensuite un second problème, relatif au message lui-même. Si l'on met de côté l'enjeu de la diffusion, il n'en reste pas moins celui de la manière dont doit prendre forme le message. Or, il y a là une difficulté à énoncer. L'effondrement est un sujet qui nécessite du temps, de la précision et de la rigueur, sans quoi il est facile de céder aux sirènes de la démagogie. On pourrait critiquer en ce sens des démarches comme celle de Glug Events* pour une campagne dans laquelle des graphistes amateurs ou professionnels sont invités à poster sur Twitter des images engagées sur le sujet du réchauffement climatique, autour du hashtag #ProtestByDesign⁴. Ce qui peut être critiquable dans cette démarche, qui ressemble beaucoup à celle

^{*}Glug Events est une organisation visant à la mise en réseau de créatifs, notamment grâce à des séminaires.

des Green Patriot*, tient à l'incapacité de l'ensemble des visuels mis bout à bout à faire émerger une position didactique. Les slogans et leur mise en forme sont parfois remarquables, mais le fait est que tout ce qu'implique un effondrement ne peut pas être condensé en un bon slogan. Cette posture peut être une bonne manière d'introduire le sujet, mais ne peut pas nous aider à éduquer de façon solide aux enjeux concrets. À l'inverse, il est tout à fait possible de médiatiser des problèmes complexes, et de le faire d'une manière qui allie exhaustivité et efficacité. Certaines productions de Jonathan Barnbrook en sont la preuve, et on pourrait citer notamment une image intitulée « Corporate Vermin »⁵ qui dresse un tableau précis des conflits d'intérêts qui sévissent dans le gouvernement de Georges W. Bush. Mais ce type de production se montre si dense qu'elle ne saurait être appréciée dans son exhaustivité par n'importe qui. Outre les choix visuels invoquant des références spécifiques, qui n'enrichiront la lecture que des experts de l'image, l'esthétique globale pourra paraître très repoussante pour un public non familier avec le langage visuel particulier de Jonathan Barnbrook, comme peut l'être le public populaire. Nous avons donc deux positions qui semblent l'une comme l'autre montrer leur limite dans l'objectif qui est fixé d'informer sur les enjeux d'un effondrement. Le bon sens nous inviterait docilement à chercher entre ces deux extrémités un juste milieu idéal, mais on peut croire que ce serait là le chemin vers une atténuation de toute posture vraiment engagée pour le designer : deuxième impasse.

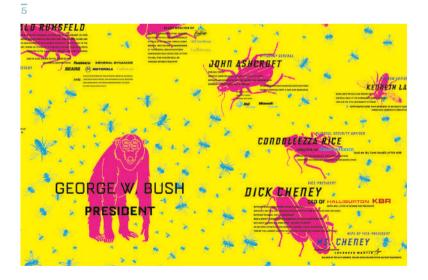
*Les Green Patriot rassemblent des graphistes de plusieurs nationalités sur la création d'affiches militantes écologistes.





5 • Jonathan Bambroo Corporate Vermi

Affiches réalisées pour la campagne #Protestbydesign, 2019, © Rachael Vashak, © Maryloufaure DED COLLEGE STATE STATE



3 / L'impasse de l'attitude catastrophiste

🗖 nfin, il reste un dernier problème majeur. Éliminons un instant L' les difficultés énoncées jusqu'ici autour de la forme du message et de sa diffusion. Oublions même les problèmes spécifiques posés par une médiation ciblée vers les classes populaires. Il subsiste un problème que Jean-Pierre Dupuy avait déjà énoncé en 2004 dans son essai Pour un catastrophisme éclairé, et qui reste primordial quand on traite d'un sujet comme l'effondrement. Pour Jean-Pierre Dupuy, le cadre initial est très clair : « la perspective de la catastrophe ne nous émeut pas, que dis-je? elle nous laisse parfaitement indifférents. » En effet, nous avons nous-mêmes pu expérimenter cette absence de réactivité face à l'annonce de catastrophes lors d'une action de diffusion à même la rue de messages catastrophistes⁷, qui a provoqué peu d'étonnements et beaucoup d'indifférence. La catastrophe qui va arriver souffre donc de ce qu'elle n'a pas encore eu lieu : « on ne croit à l'éventualité de la catastrophe qu'une fois celle-ci advenue, telle est la donnée de base. On ne réagit qu'à son actualité – donc trop tard. » Il y aurait donc une fatalité à ne pouvoir transformer une médiation de la catastrophe en une mise en action visant à l'empêcher. Néanmoins, devant ce qui paraît inéluctable, Jean-Pierre Dupuy propose une solution : « Il y a cependant dans la métaphysique traditionnelle un concept qui pourrait peut-être nous aider à sortir de l'impasse.

7



7 • Action d'affichage message catastrophistes, Morlaix, 2019 8 • Jean-Pierre Dupuy, op. cit. p. 163

6 • Jean-Pierre Dupuy, Pour un catastrophisme éclairé, Seuil, 2002, p. 163



La catastrophe étant devant nous, son habitat est ce que nous nommons l'avenir. Si nous pouvions donner à l'avenir une réalité, une actualité, équivalente à celle que nous octroyons au présent, le tour serait joué - peut-être. » Le tour serait donc joué si la médiation parvenait à entretenir une « actualité » de la catastrophe dans le présent. Malheureusement, si la puissance du discours catastrophiste est conditionnée à ce paramètre, alors il semble qu'en réintroduisant l'enjeu des classes populaires à notre problème, on en vienne inévitablement à désespérer de la capacité d'un tel discours à réverbérer dans ce public, tant la difficulté à se projeter et à appréhender les changements est mise en cause par des modes de vies enfermés dans le court-termisme et dans une « fin du mois » qui n'en finit pas et qui entretient l'inertie générale. Cette fin du mois, qu'elle soit perçue chez certains individus comme une forte menace ou plus modestement chez d'autres comme une contrainte, semble rester un agent perturbateur propre à détourner les classes populaires de façon générale de la perspective préoccupante d'un effondrement et qui rend ici fragile la proposition de Jean-Pierre Dupuy: troisième impasse.

4 / Face aux impasses, envisager une autre posture

T l'est peut-être possible de trouver des moyens de répondre avec L perspicacité à chacun de ces problèmes introduits. Pourtant, le doute demeure sur la pertinence même d'y répondre. Est-ce là la véritable place du designer face à la menace d'un effondrement? Ce qui distille ce doute, c'est d'abord la crainte qu'en parvenant malgré tout à mener une éducation efficace des classes populaires aux enjeux d'un effondrement, rien ne puisse infuser de mieux gu'un sentiment de culpabilité conditionné par l'impuissance. Alors, cette éducation pourrait bien davantage participer de l'inertie générale que de la mise en action. De ce point de vue, nous avons de bonnes raisons de reconsidérer cette posture qui avait pourtant pris l'allure d'une évidence. Introduisons alors un nouvel angle. Dans La culture au pluriel, Michel de Certeau invite à une humilité dont nous pourrions ici nous faire l'écho: « que les savants changent le monde, c'est le postulat des savants. C'est aussi ce qu'ils ne peuvent que répéter, sous mille formes diverses. Culture de maîtres, de professeurs et de lettrés : elle tait "le reste" parce qu'elle se veut et se dit l'origine de tout. »9 On le voit, supposer la nécessité d'une éducation des classes populaires à l'effondrement n'a pas d'autre fondement qu'une croyance en la légitimité du discours venu d'en haut. Michel de Certeau récuse cette certitude qui consiste à croire que le monde évolue à mesure que les masses sont éduquées par l'élite ; la réalité montre l'inverse : les masses n'attendent pas d'être illuminées du savoir des élites pour modeler leur monde. Croire cela, c'est ignorer les remarquables capacités du peuple à produire ses propres cultures et savoirs, ancrés dans sa réalité. Pour preuve, on peut rappeler que nombre de savoirs et techniques importantes pour l'humanité sont en fait le fruit de savoir-faire populaires et collectifs, comme l'a montré Clifford D. Conner, dans son Histoire populaire des sciences 10. En témoignent encore aujourd'hui les connaissances apportées par les hackers dans le domaine des technologies de l'information. Sur le plan politique, l'exemple très récent des Gilets Jaunes est également significatif de l'indépendance

10 • Clifford D. Conner, Histoire populaire des sciences, Climats, 2001, p. 55

Michel de Certeau, La culture au pluriel, , 1974, 1993, p. 147

11 • Hervé Kempf, Comment les riches détruisent la planète?, Seuil, 2007

des gens de peu vis-à-vis de l'élite en matière d'organisation et d'innovation démocratique. Ce mouvement a par ailleurs donné une preuve que l'intelligence populaire sait se déployer d'elle-même à mesure que le peuple se sent écouté et regardé. Enfin, il serait temps de fustiger l'accaparement des solutions par ceux qui produisent les problèmes, car n'oublions pas que ce sont les élites économiques qui conduisent le train dont ils ont eux-mêmes saboté les rails. N'oublions pas en effet ce qu'a montré Hervé Kempf dans Comment les riches détruisent la planète ? 11 à savoir que c'est le mode de vie des plus aisés, imposé comme modèle, qui mène vers le désastre. Seulement, si l'on accepte que ce sont les élites économiques qui consument notre environnement, alors osons croire que c'est l'intelligence populaire qui pourra le sauver. Dans ces conditions, où l'on admet un renversement du problème, le rôle du designer ne peut pas être d'éduquer les classes populaires, mais de les écouter. En ce cas, qu'ont-ils à dire de l'effondrement ? Quel éclairage peuvent-ils apporter à la société sur de tels sujets?



B / Peut-on parler d'une résilience populaire?

Dès lors qu'est mise en cause la nécessité d'une éducation des masses, nous rendons possible l'idée inverse d'une préexistence de solutions dans les classes populaires elles-mêmes. Sur la question de l'effondrement et de la résilience justement, de nombreux signes suggèrent qu'il existe un déjà-là de solutions concrètes dans le monde populaire.

1 / Fin du monde et fin du mois: dénouer un malentendu

our admettre qu'il existe un potentiel dans l'univers des classes populaires face à l'effondrement, il faut d'abord critiquer et déconstruire l'opposition qui est faite entre « fin du mois » et « fin du monde ». Ce qui semble s'opposer ici, ce sont deux conceptions du monde. L'une prend les allures d'une fatalité qui s'impose aux classes populaires et qui les tient à un court-termisme égoïste. L'autre paraît relever d'une ouverture d'esprit sur l'avenir et d'une fine conscience du bien commun. En forçant l'opposition, cette dialectique nous fait oublier qu'en réalité, faire l'expérience de la fin du mois donne accès à une perception du monde où existe une conscience de sa finitude. Autrement dit, la fin du mois donne accès à la compréhension de la fin du monde. Dans ce sens, Michaël Foessel écrit dans un article pour Libération que « depuis plusieurs millénaires, les croyances apocalyptiques sont, pour l'essentiel, des croyances de pauvres. »¹² Il explique cette observation par le fait que les plus pauvres, faisant l'expérience de leur mise hors du temps social et de leur « manque d'avenir », sont plus aptes à trouver dans une fin du monde les moyens de combler ce manque. Au fond, le sentiment d'angoisse et donc de déni face à la fin du monde a plus de chance d'être présent chez ceux dont le rapport au temps est contraint par le monde moderne, par des horaires, des responsabilités, des deadlines, une carrière ; tout ce

12 • Michaël Foessel, shaque fin du mois, la fin du monde», Libénation, 6 décembre 2018 13 • Antigone Mouchtouris, ciologie de la culture populaire, L'harmattan, 2007, pp. 56-57

dont les classes populaires sont souvent protégées. En ce sens, on peut introduire l'idée qu'il existe une forme de résilience chez les classes populaires, si on appelle résilience la capacité à accepter les crises et à les traverser. En somme, on peut penser que ceux dont le quotidien est déjà fait de contraintes seront prédisposés à admettre l'idée d'un effondrement et à mettre en œuvre des solutions concrètes pour s'en protéger. Cette fausse opposition entre fin du mois et fin du monde dorénavant réprouvée, nous pouvons nous concentrer sur ce que les classes populaires peuvent apporter de pratique face aux crises.

2 / L'écoresponsabilité des pratiques populaires

e qui caractérise les classes populaires, nous l'avons dit, est leur inadéquation au monde moderne. Souvent assimilés aux perdants de la modernité, ces catégories de la population ont développé dans ce contexte des réflexes d'adaptation. Dans son ouvrage Sociologie de la culture populaire, Antigone Mouchtouris synthétise la pensée de Michel de Certeau sur les pratiques des classes populaires : « chaque classe et catégorie sociale a une conception propre de la gestion de la vie quotidienne, qui se manifeste par la façon dont les individus se l'approprient. » Ainsi, le membre des classes populaires « va utiliser ce que la classe dominante lui destine, mais il le détourne de sa destination principale en développant des "opérations combinatoires" et, agissant ainsi sur les modèles proposés, il crée des "arts de faire" Michel de Certeau met ainsi en avant la créativité quotidienne grâce aux procédures d'appropriation ou de réappropriation des modèles normatifs. »¹³ On en comprend que l'exclusion des classes populaires devant les privilèges de la modernité les amène à inventer des pratiques alternatives visant à combler des mangues. C'est dans ce sens qu'on trouve beaucoup de bricoleurs dans les classes populaires, comme on trouve beaucoup de jardiniers ou d'adeptes de la récupération et du réemploi de matériaux usés. Il en résulte que les classes populaires ont déjà acquis dans leur rapport à la modernité des réflexes résilients tournés vers une économie de moyens et une sobriété énergétique.

Ainsi, si l'on se réfère aux études menées sur les rejets de CO_2 en fonction des groupes sociaux*, on constate que ce sont les catégories populaires qui se montrent les plus exemplaires. Leur usage préférentiel des transports en commun (quand ils peuvent y avoir accès) leur plus faible consommation d'énergie, de biens et de nourriture, mais aussi leur bonheur trouvé en des loisirs frugaux font d'eux de bons modèles en matière de comportements écologiques vertueux. Ces mêmes études montrent par ailleurs, que même les élites « écolo » sont en fait de moins bons exemples, par le fait qu'ils renoncent avec difficulté à un certain confort, notamment aux voyages en avion.

*On peut citer l'étude de l'Observatoire du Bilan Carbone des Ménages (OBCM), réalisée par l'IPSOS et le cabinet Inside en 2010 qui établie une nette disparité sociale dans les émissions de CO $_2$, plus forte chez les cadres supérieurs (8 580 kg eq. CO $_2$ /an) que chez les professions intermédiaires (6 585 kg), les employés (6 657 kg) et les ouvriers (6 828 kg). On peut encore citer l'étude de 2009 de l'Agence de Développement et de Maîtrise de l'Énergie (ADEME) qui, selon un découpage sociologique moins classique, détermine que les « consommateurs populaires » (définis comme une population relativement précaire qui vit au jour le jour) émettent moins de 4 000 kg eq. CO $_2$ /an, tandis que la catégorie « éco-élite » (définie comme une élite économique très concernée par l'écologie et qui s'applique une éthique écologique) en émmet plus de 6 000 kg. Enfin, dans cette même étude, la « bourgeoisie installée » explose les chiffres avec plus de 29 000 kg d'émission de CO $_2$ /an.

3 / Les vertus des cultures populaires

N éanmoins, si ce constat est assez facilement accepté par la vue des chiffres, il est souvent atténué, voire désavoué par l'idée selon laquelle cette prédilection populaire pour des pratiques et modes de vie sobres serait conditionnée par leur plus faible pouvoir d'achat. Dans ce sens, les classes populaires, aspirant en fait à une ascension sociale et espérant une élévation de leur pouvoir d'achat, ne seraient que des surconsommateurs frustrés de ne pouvoir polluer plus promptement. Mais prétendre cela serait éliminer mécaniquement l'idée qu'il puisse subsister des cultures populaires vertueuses, préférant l'idée qu'il existe d'abord une très forte adhésion au discours capitaliste dans les

15 • ibid, p. 19

14 • Paul Ariès, ogie et cultures populaires, Utopia, 2015, p. 155 classes populaires. Pourtant, si l'on étudie les valeurs qui s'attachent aux classes populaires, on est forcé de constater que les pratiques écologiques décrites précédemment sont aussi le fait de conceptions spécifiques du rapport au monde. C'est ce qu'a montré Paul Ariès dans son ouvrage Écologie et cultures populaires, où il établit de nombreux liens entre cultures populaires et vertus écologiques. Par exemple, en analysant le rapport des classes populaires à la nature, il observe un fort fatalisme devant les lois de l'environnement. C'est une posture humble à l'opposé du scientisme moderne – qui voit plutôt dans la nature une contrainte qu'il faudrait surpasser – et c'est une posture qui participe à réfuter un « illimitisme »* propre à voir dans la nature un puit infini de ressources. On peut aussi donner l'exemple de la conception populaire du temps, dont Paul Ariès détermine qu'elle encourage le fait de prendre son temps, voire de perdre son temps. Il explique ce fait par l'idée que « dans les milieux populaires, le temps ne rapporte rien (ou si peu) » ainsi, « il n'y a rien à en espérer, puisque (les classes populaires) expérimentent qu'on ne devient pas riche en travaillant. »14 Alors, les catégories populaires échappent à l'idéal moderne et mortifère de la vitesse, dont ils font l'expérience de la brutalité dans les cadences de travail auxquelles ils sont souvent soumis. On peut enfin évoquer la conception populaire de la jouissance que Paul Ariès décrit comme étant une « jouissance d'être », en opposition à la « jouissance d'avoir » promue par le marché capitaliste. Cette jouissance d'être enracine les classes populaires au réel et au bonheur offert par les biens communs plutôt que les biens tout court : « La jouissance d'être est celle qui prend au sérieux le fait que l'être humain est d'abord un être social, c'est celle qui privilégie la fabrique de l'humain à la fabrique des objets »¹⁵ affirme Paul Ariès. Cette conception du bonheur éloigne fatalement de l'impératif pervers de la croissance et construit un rapport au monde enraciné au réel. Il existe donc une multiplicité de valeurs et de conceptions du monde

^{*}Néologisme inventé par Paul Ariès pour désigner la croyance moderne en une croissance illimitée.

qui se propagent dans les catégories populaires et qui conditionnent un rapport vertueux à l'oîkos*, la maison commune dans laquelle nous vivons et qui nous nourrit. Cette vision du populaire semble trancher très largement avec celle qui est plus généralement répandue, mais entendons-nous : il ne s'agit pas de nier la perméabilité du monde populaire à la culture moderne, il s'agit d'amener de la nuance à l'affirmation qui tend à amalgamer culture de masse et cultures populaires. En effet, culture de masse et cultures populaires s'opposent dans le rapport au monde qu'elles induisent et sont respectivement en lutte à l'intérieur des classes populaires, et au sein même des individus. Il est clair que cette lutte peut paraître inégale, tant la culture de masse écrase le populaire par son omniprésence. Mais supposer que les cultures populaires aient aujourd'hui disparues sous ce poids, c'est sous-estimer les capacités de résistance de cultures fortement ancrées et qui s'éprouvent dans la réalité du quotidien.

4 / Le populaire et le bon sens

Prouver l'existence, dans les classes populaires, d'un déjà-là de réponses pratiques et de dispositions culturelles à opposer à l'effondrement est générateur d'espoir. Cette perspective permet d'envisager la possibilité d'une large résilience du monde social face aux crises qui le traverseront. Mais ce qui est d'autant plus enthousiasmant, c'est que les pratiques populaires ont cela de porteuses qu'elles pourraient être le véhicule d'un rapport au monde qui puisse traverser toutes les couches sociales. Autrement dit, s'il est matériellement et moralement impensable d'étendre le mode de vie des milliardaires à l'ensemble de la population, du fait que ni la terre, ni les individus ne sont constitués pour ce dessein, au contraire le rapport au monde populaire pourrait bien correspondre à une construction sociale responsable et extensible à l'ensemble des individus ; à une forme de société cohérente vis-à-vis de son environnement et cohérente avec la nature des

16 • Barbara Stiegler, «Il faut s'adapter», NRF Essai, 2019 ,p.14 individus. Barbara Stiegler, qui s'est intéressée au darwinisme social appliqué à la politique, a montré dans « Il faut s'adapter » que le mode de vie moderne contredisait l'être humain dans sa constitution physique et psychique. Selon elle il existe un « décalage de rythme entre les penchants naturels de l'espèce humaine, hérités d'une longue histoire évolutive se modifiant au rythme très lent de l'histoire biologique et les exigences de notre nouvel environnement, imposées brutalement par la révolution industrielle. »¹⁶ De là, il n'est pas absurde de penser que les modes de vie populaires puissent constituer le rapport au monde le plus adapté pour l'homme à son environnement, du fait que ces modes de vie se sont toujours caractérisés par une évolution en adéquation avec les facteurs environnementaux et naturels de l'être humain, plutôt que par une modification et une transformation de cet environnement. Les pratiques et cultures populaires sont vernaculaires, elles sont le fruit de contraintes contextuelles, d'où une forme de fatalisme des classes populaires face aux lois de la nature. Les pratiques et cultures populaires sont l'expression d'un « bon sens » commun face au monde. Georges Orwell parlerait de common decency, traduisible par l'expression « décence ordinaire ». Il admettait en effet qu'il existe une morale populaire qui conduit volontiers les gens de peu à se satisfaire d'un bonheur humble et à s'indigner des frivolités modernistes. À l'inverse, de ce « bon sens » populaire, les pratiques modernes démontrent un mépris des contraintes et une recherche de leur dépassement. Aussi, à l'injonction du monde moderne de nous adapter à son mouvement, qui rappelons-le, nous destine à son propre effondrement, on peut opposer un mode de rapport au monde populaire, qui semble démontrer sa cohérence systémique.



^{*}oîkos est un terme grec ancien qui désigne la maison et dont est issu en français le préfixe éco- qui donne écologie, écoresponsabilité, etc.

On voit qu'il est nécessaire de reconsidérer les manières dont vivent les classes populaires et le rapport au monde qu'elles supposent. Nous avons proposé l'idée que les cultures populaires pouvaient être porteuses d'une écoresponsabilité et qu'elles pouvaient offrir des perspectives de solutions face à la menace d'un effondrement. En ce sens, on peut penser que les classes populaires n'ont pas besoin d'être conscientisées par le designer sur les enjeux d'un effondrement ; elles n'ont pas besoin d'une prise de conscience à ce sujet. Au contraire, ce dont elles manquent est plutôt une crédibilité sociale pour porter leurs modèles de résilience. Aussi, le designer pourrait plutôt agir à leur endroit dans le sens d'une prise de « confiance », ouvrant la possibilité d'un élargissement de ces pratiques. Cette posture suppose alors une prise à bras-le-corps des enjeux de représentation des classes populaires.

2.

2.

Représenter des classes populaires vertueuses

A / Modifier le regard porté sur les classes populaires

L'enjeu qu'il y a dans cette partie de la réflexion est de définir les moyens capables de générer une adhésion du monde social à des mode de vie et de rapport au monde populaires. C'est d'autant plus un défi que les modèles habituels du monde moderne s'évertuent à générer une adhésion et une légitimation des modes de vie des classes dominantes. La première étape à cette réflexion consistera donc à produire une critique de la manière dont sont injustement représentées les classes populaires. Ce chemin nous permettra de comprendre le mal entendu qui subsiste dans la façon de les percevoir, et qui peut empêcher toute identification. À partir de cette analyse, il sera possible de déterminer ensuite des moyens que le designer graphique pourra mettre en œuvre pour contrer ces biais et pour formuler des modes de représentation porteurs d'un rapport au monde populaire.

1 / Rompre avec le misérabilisme populaire

Ommençons alors par un biais tenace qui amalgame les classes populaires aux miséreux. Cette représentation, qui mène à faire des classes populaires une masse d'individus à laquelle il faut venir en aide, qu'il faut corriger, remodeler, elle s'est insérée dans la pensée moderne par le biais de la sociologie. Au xx^e siècle, des sociologues comme Pierre Bourdieu ont ainsi mené des études visant à présenter les processus de domination sur les classes populaires. Cet angle d'étude a été largement critiqué par des sociologues contemporains, comme Bernard Lahire dans *La culture des individus*¹⁷, où il prouve que les rapports de domination ne sont pas figés, et que le sentiment d'être dominé n'est pas nécessairement éprouvé par les individus des catégories populaires. Il reste tout de même qu'au sujet des classes populaires, c'est la perception d'une masse d'individus dominés

17 • Bernard Lahire, La culture des individus, a découverte, 2004, 2006

et en difficulté, qui s'est installée dans la société, au point que les représentations du monde populaire qui y circulent privilégient souvent une posture misérabiliste. C'est cette vision qui contribue à faire d'eux un groupe dépendant de l'aide que devrait lui apporter le reste de la société, y compris sur le plan culturel. On trouve une telle représentation misérabiliste, par exemple, dans une campagne pour la Croix Rouge intitulée Son seul espoir c'est vous 18. Dans cette série d'affiches, un individu pauvre est chaque fois représenté seul dans un logement précaire, accablé, et regardant le spectateur avec désespoir. La dramaturgie larmoyante de la mise en scène est accentuée par un contraste clair-obscur qui confère à l'ensemble une allure de peinture romantique. Il est clair que l'intention ici est de montrer le sujet dans une posture pathétique, quitte à forcer le trait. Ainsi, est-il attendu que le spectateur, devant cette mise en scène, soit compatissant et se fasse charitable. Si l'effet est peut-être réussi, les créatifs à l'origine de cette campagne participent en fait à nourrir un imaginaire de la pauvreté qui conforte une vision fausse des rapports de domination sociale. Dans une telle représentation, les plus pauvres apparaissent comme un poids, ils poussent la société vers le bas, la ralentissent, la rendent plus triste. D'un autre côté, les classes populaires sont souvent de bons sujets de moqueries. Ainsi, quand leur représentation n'est pas larmoyante, elle est caricaturale et ridiculisante. On peut citer parmi tant d'autres films *Idiocracy* 19, *Les Tuches*, ou encore *Les Bodin's* qui présentent des classes populaires stupides et souvent immorales. Ce misérabilisme, quel que soit sa forme, empêche toute identification des individus aux gens d'en bas et entretient un idéal de l'élévation sociale vers le modèle des classes dominantes. De cette manière. l'individu modèle ressemble toujours plus à un membre des classes supérieures, qu'à un membre des classes populaire. Nous pourrions, pour appuyer ce propos, évoquer une campagne de l'agence La Secte pour Emmaüs, intitulée les extraordinaires 19. Celle-ci met en scène, dans de courts clips vidéo, des passants à qui l'on demande de donner leur jugement sur une personne, à l'allure ordinaire des classes populaires. Les préjugés sont décomplexés : « je pense qu'il s'en fout

des autres », « je ne pense pas que le dimanche matin il aime aller courir sur les quais », etc. jusqu'à ce que les actes héroïques de cette personne soient révélés aux passants, se trouvant alors très surpris et désolés. Il existe donc bien dans les représentations un ancrage des modèles modernes et un misérabilisme envers les individus issus des classes populaires.



18



19 • Mike Judge, Idiocracy, 2006, © 20th Century Fox



« Je le vois pas faire des dons de milliards d'euros pour des orphelinas...»



«C'est pas un bureaucrate parce que... la tenue. »



« Georges a 67 ans. Il est compagnon à Emmaüs Lyon depuis 32 ans. Il conduit des convois humanitaires et se déplace chaque année en Bosnie, au Burkina Faso et au Bénin pour venir en aide aux victimes de guerre. »

20

2 / Désagréger la masse

E nsuite, il est un autre biais très tenace qui pèse sur les représentations du monde populaire. Il s'agit de la masse. La masse agit de deux façons dans la perception des classes populaires. En premier lieu, la masse est un moyen d'agglutiner l'ensemble des classes populaires en une généralité abstraite, confuse mais aussi inquiétante. Outre l'avilissement que suggère la transformation d'une force hétérogène et complexe en un magma mou et nauséeux, la masse efface toute perspective collective. Dans cette direction, la lecture de Jean Baudrillard et de son ouvrage intitulé À l'ombre des majorités silencieuses nous donne un éclairage philosophique sur ce que produit le concept de masse dès lors qu'il agit en tant que fait social : « les masses n'ont pas d'histoire à écrire, ni passé, ni future, elles n'ont pas d'énergies virtuelles à libérer, ni de désir à accomplir. »²¹ Il en résulte que « la masse absorbe toute l'énergie sociale, mais ne la réfracte plus. Elle absorbe tous les signes et tout le sens, mais n'en renvoie plus. Elle absorbe tous les messages et les digère. Elle renvoie à toutes les questions qui lui sont posées une réponse tautologique et circulaire. Elle ne participe jamais. »²² Ainsi, en transformant les classes populaires en masse, on produit l'impossibilité de tout conflit, de toute résistance et par voie d'extension, de toute lutte des classes. On le voit, mélanger, bouérer les classes populaires en une masse mène à anéantir toute perception politique. Pourtant, il est un endroit où ce concept de masse est formidable : c'est dans le monde des marchandises. Car il ne peut exister qu'une masse pour consommer les produits de la société de masse. Ainsi, nous en venons au second angle qui caractérise le rapport qui est fait entre la masse et les classes populaires : il consiste à confondre les produits de l'industrie de masse avec ses consommateurs. De cette façon les classes populaires sont confondues avec ce que le marché leur destine : des objets médiocres qui glorifient l'égoïsme, la futilité, le déchet, etc. Mais le fait que le marché perçoive les classes populaires comme des consommateurs obèses d'une culture de masse n'en fait pas une vérité. Certes, la culture de masse atteint souvent en premier lieu le monde populaire, mais il ne faut pas oublier que les classes

21 • Jean Baudrillard, A l'ombre des majorités silencieuses ou la fin du social, Sens & Tonka, 1978, 1997, p. 8

moyennes et supérieures ne sont pas non plus épargnées par cette culture, comme a pu le montrer Bernard Lahire dans son ouvrage déjà cité, La culture des individus. Aussi, il faut absolument contester l'erreur qui associe par réflexe la médiocrité de la culture de masse aux classes populaires, puisqu'il nie l'existence de cultures populaires, dont nous avons montré les qualités. En définitive, on voit bien qu'il est impératif de se détourner du concept de masse lorsqu'on veut représenter des classes populaires vertueuses.

3 / Le monde populaire engouffré dans ses disparités

F orcer la réduction des classes populaire à une masse et éliminer toute perspective individuelle par le recours à un misérabilisme relèvent d'un même mouvement visant à réduire le monde populaire à un groupe de consommateur assidus. Mais ce qui permet cette confusion au profit des agents du marché, c'est aussi une difficulté théorique tenace à donner une cohérence à la notion de classes populaires. De qui parle-t-on en invoquant les classes populaires? La multiplicité de réponses possibles témoigne d'un gouffre conceptuel qui permet toutes les contradictions. On remarquera d'ailleurs que depuis le début de cet écrit, nous n'avons jamais cherché à donner de squelette théorique à ce groupe social. Nous n'avons pas prétendu pouvoir en poser une définition définitive. Néanmoins, nous avons fait le choix d'un pluriel pour désigner cet objet étrange. Ainsi, nous parlons de classes populaires plurielles plutôt que d'une classe populaire uniforme. Ce choix est motivé par la volonté de ne pas atténuer l'hétérogénéité de notre objet d'étude. En effet, il serait faux ou idéologique de prétendre qu'il existe une classe populaire homogène tant cette notion rassemble des groupes d'individus différenciés. Pour le comprendre, revenons à l'histoire des classes populaires. Ainsi, avant d'être populaire, la classe des dominés était ouvrière ou bien paysanne et la cohérence du groupe était structurée par une culture autonome – culture ouvrière ou culture paysanne. Mais avec la

désindustrialisation de la France et l'émergence de nouvelles catégories sociales, notamment les employés et les chômeurs, les classes dominées se sont reconfigurées et mises en cohérence par la désignation de classes populaires. Ouvriers, employés, agriculteurs, chômeurs, habitants des zones périphériques, habitants des zones rurales, etc. Chaque individu des classes populaires est le fruit de diverses strates, au point qu'il n'appartient plus à une classe véritablement identifiable - la classe des ouvriers, la classe des employés, etc - mais plus largement aux classes populaires. Les classes populaires englobent donc des individus très différenciés dont la rencontre est sujette à une mise en confrontation des modes de vie et des préoccupations. Dans Où va la France populaire? 23 différentes études permettent d'observer les variations qui existent au sein des classes populaires contemporaines. Ana Perrin-Heredia montre par exemple que même de petites variations de revenus ou de conditions familiales peuvent conduire à une forte segmentation des conditions de subsistance. De même, Florence Weber évoque le rejet des franges les plus précaires des classes populaires, les « cas-soc », par les franges plus stabilisées. Quoiqu'il en soit, il reste qu'une tentative de représentation des classes populaires se confronte fatalement à la difficulté de traiter des disparités et des incohérences. Comment représenter les classes populaires ? Comment les montrer en vue de susciter une identification, une adhésion? Comment peut-on faire adhérer à un système rugueux et instable?

4 / Recomposer une cohérence populaire par le design graphique

En réalité, le problème que nous venons de soulever n'en est peut-être pas un pour le designer graphique. Si le problème est celui de sélectionner des modes de représentation capables d'opérer une juste synthèse d'un contexte où règne la diversité, alors force est de constater que c'est le problème auquel se confronte le designer graphique dans la plupart des projets auxquels il est amené à répondre. Faire d'un objet incohérent un système, c'est même précisément

l'objet de recherche de l'identité visuelle. De là à affirmer qu'il est possible de modéliser les classes populaires par le design graphique, il n'y a qu'un pas, qui ne saurait être franchi qu'en étant capable d'établir des constantes populaires représentables. C'est ce à quoi nous allons désormais nous atteler



Aux grands maux les petits remèdes

B / Qu'est-ce qu'un graphisme populaire contemporain?

Ici, nous proposons de poser des fondements de ce que pourrait être un graphisme populaire contemporain. Pour construire théoriquement ces fondations, nous tenterons de synthétiser un idéal populaire en des caractéristiques représentables et auxquels les classes populaires pourront elles-même s'identifier.

1 / Le collectif Grapus, témoin d'un graphisme populaire

🖵 n premier lieu, il nous faut d'abord regarder ce qui a déjà existé L' dans le graphisme qui puisse être caractérisé de populaire, et en ce sens, il semble déjà évident que l'expérience du collectif Grapus mériterait d'être observée de près. Grapus fut un regroupement de graphistes conscients de leur rôle social, et se faisant, prompts à mettre leurs savoirs au service de l'utilité publique. Ainsi, il a fallu construire une expression graphique et plastique en rupture avec les conventions de l'époque dictées essentiellement par l'école suisse, qui excellaient dans la publicité, mais avec lesquels on ne pouvait entrer en dialogue avec le quotidien populaire. Ce graphisme populaire avait donc pour rôle de composer un langage capable de mettre en forme des valeurs populaires, dans lequel pouvaient se reconnaître elles-mêmes les classes populaires. On croit souvent à tort que le graphisme de Grapus relevait, par son aspect innovant, d'une forme d'élitisme. C'est faire deux erreurs : d'abord prétendre que Grapus était hors-sol, en dehors des réalités des classes populaires, et c'est aussi mettre en regard les images de Grapus avec la création graphique contemporaine, sans recul épistémologique. Invalider ces deux erreurs relève du même argumentaire et oblige à remettre en contexte l'expression grapusienne. Rappelons d'abord que le collectif a systématiquement fait le choix d'établir son atelier là où vivait le monde

24 Léo Favier, Comment, tu ne connais pas Grapus?, Spector Books, 2014, p. 83

populaire, dans une volonté de se trouver au plus proche de ceux pour qui étaient d'abord destinées les images produites. À ce sujet, Martine Loyau raconte que « à Ivry, les gens du quartier, les enfants, étaient très intrigués par ce qu'on faisait. On avait beaucoup de contact avec eux »²⁴. Rappelons ensuite que les images de Grapus étaient destinées au quotidien populaire, et servaient les milieux associatifs, militants et culturels. Avant de devenir des affiches exposées dans des galeries, et présentées dans des manuels de graphisme, elles avaient donc un contexte éminemment populaire. Aujourd'hui, c'est principalement le milieu culturel qui nourrit l'innovation visuelle en design graphique. Dans ce contexte, la nouveauté visuelle devient souvent en effet un motif de distinction, qui agit comme ségrégateur social, et il est parfois légitime de parler d'élitisme. Mais à l'époque de Grapus, c'était bien la nécessité de parler aux milieux populaires qui exigeait un renouvellement du vocabulaire visuel. Autrement dit, c'est une erreur d'associer à la nouveauté visuelle un caractère nécessairement élitaire. Ce qui dispose à cela, c'est le rôle et le contexte que l'on donne aux images. On peut donc prétendre sans crainte et avec aplomb que l'expression visuelle de Grapus relève bien d'un graphisme populaire. Malgré tout, dans notre recherche de définition d'un graphisme populaire contemporain, nous ne pourrons nous appuyer que partiellement sur les innovations apportées par Grapus. D'abord parce que trente ans après la dissolution du collectif, on ne peut plus invoquer le caractère novateur de ce graphisme. En effet, bien que certaines images restent aujourd'hui encore très sulfureuses, il faut constater que la publicité elle-même a pu récupérer çà et là quelques ingrédients de l'expression de Grapus qu'elle a redirigé au service de ses intérêts. Ensuite, le monde populaire a évolué, nous l'avons vu, et il serait naïf de penser qu'un mimétisme de Grapus suffise à constituer un graphisme populaire pour le monde présent. Néanmoins, ce que nous pouvons emprunter au collectif, ce sont des valeurs, des façons de faire et des façons de percevoir le populaire, pour en synthétiser l'essence en un geste graphique. En ce sens, nous nous devons de remercier le travail de Léo Favier, qui s'est appliqué à recevoir les témoignages

de nombreux membres de Grapus dans *Comment? tu ne connais pas Grapus*²⁵, et sur lequel nous nous appuierons dans une tentative de transposition contemporaine d'un graphisme populaire. De là, nous avons isolé trois caractéristiques du populaire qui nous semblent porteuses dans cette démarche et que nous allons développer : la conflictualité, la résistance et la jouissance d'être.



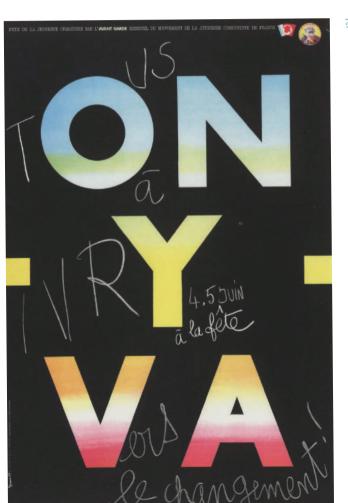
de l'humanité de 1982 Garapus © Grapus 27 • Léo Favier

25 • Ibid

2 / La conflictualité

🗖 i la conflictualité est trop souvent perçue comme une défaillance d'un groupe social, alors il serait bon d'en faire un plaidoyer compensatoire. En effet, la conflictualité doit être défendue si l'on est attaché aux formes de démocraties populaires, et dans ce même mouvement, l'hégémonie morale du consensus doit être vivement critiquée pour son potentiel hautement anti-démocratique. La conflictualité, c'est l'altérité politique qui prend une forme revendicative. Aussi, il n'y a pas d'attitude protestataire et progressiste sans appétence pour le conflit. Dans ces conditions, le conflit est proprement populaire, comme la démocratie est a priori l'intérêt des moins bien lotis. Et c'est en ce sens que le conflit est proscrit dans la sphère de la politique bourgeoise qui préfère la discussion cordiale et euphémisée par un langage hors sol à l'expression spontanée et conflictuelle des désaccords d'opinion, comme il est apprécié d'y participer dans les catégories populaires. Pourtant, c'est bien le conflit qui est inclusif par les compromis qu'il génère, synthèse des particularismes et non pas autorité du plus grand nombre. Par ailleurs, nous avons pu constater plus haut que les classes populaires se définissaient par leur disparité. On perçoit donc aisément le pont qui peut être fait entre cette hétérogénéité et la nécessité du conflit pour en faire la médiation. Partant de là, il faut en venir à la manière dont le conflit peut s'incarner dans une démarche de design graphique. Chez Grapus, le conflit était inhérent à la création. Les images produites étaient le fruit de désaccords, de luttes avec le commanditaire, avec les usagers, mais aussi au sein de l'atelier, entre les graphistes. À ce sujet, François Fabrizi raconte dans l'ouvrage de Léo Favier : « Ils avaient la culture du conflit les Grapus. C'est-à-dire qu'ils pensaient, sûrement à juste titre, que le conflit était productif entre les graphistes. »²⁷ De la même façon, Gildas Bourdet, qui a fait appel à Grapus en tant que commanditaire, décrit des relations vives : « on a eu souvent des relations assez difficiles avec les Grapus. Parfois conflictuelles. Ils avaient entre eux des relations pas toujours faciles et avec nous des relations qui ne l'étaient pas non plus. C'était tout de même très excitant. »²⁸ L'ouvrage de Léo Favier est

plein de ces témoignages évoquant une conflictualité créatrice. Cette conflictualité dans la démarche, elle finit par infuser dans la création elle-même. Ainsi, la conflictualité apparaît dans la multiplication des mediums et les couleurs contradictoires, sans crainte de la disharmonie. Cette esthétique fonde des images porteuses d'ambivalences²⁸ qui ne sont pas nécessairement appréciées par tout le monde, et c'est là la force de la conflictualité en design graphique et la leçon que



29 • Grapus, 1977, Affiche pour la fête de l'Avant-garde, Mouvement de la ieunesse communiste,

> 8 • Léo Favier, op. cit. p.107

nous pourrions en tirer dans notre recherche: plutôt qu'une image consensuelle qui met mollement les masses d'accord, mieux vaut une image qui suscite une adhésion revendicative des uns et un rejet protestataire des autres. En somme, des images populaires doivent porter et susciter des conflits qui seront éprouvés par le public. En empruntant ce chemin, on permet tout à la fois l'expression des disparités inhérentes aux classes populaires et la formation, autour de cette notion, d'une cohérence: le goût populaire pour la chose publique.

3 / La résistance

T on loin de la conflictualité se dresse la résistance. Elle ne peut \perp exister sans conflit et elle est son expression. Mais on aurait tort de n'associer la résistance qu'à une forme d'opposition dure et consciente face à un élément belliqueux. Ainsi, ne peut-on parler de résistance dans le rapport des classes populaires au monde moderne, même lorsque cette résistance est quotidienne et éprouvée sans violence? Lorsque je me rends à un vide-greniers le dimanche pour acheter un grille-pain d'occasion, ne suis-je pas dans une résistance face au monde moderne qui m'assène d'en acheter un neuf? Pourtant suis-je tout à fait conscient que mon geste relève d'une attitude de résistance? On perçoit, en répondant à ces questions, que l'acte de résistance peut caractériser tout individu contraint à mettre en place des stratégies personnelles ou collectives alternatives d'un monde moderne agressif. On peut donc établir que la résistance est une des caractéristiques du populaire. Ainsi, en mettant en scène cette résistance, on pourrait faire valoir l'existence d'une objection souvent silencieuse des classes populaires. Par ailleurs, nous évoquions plus haut les biais vers lequel conduit l'amalgame des classes populaires au concept de masse. Il se pourrait que nous trouvions dans le concept de résistance une manière de contrer cette masse. En effet, la masse telle qu'elle qualifie les « masses » populaires désigne un objet amorphe, mou, voire visqueux, c'est-à-dire à la fois manipulable et insondable. La masse est indénombrable, elle est constituée d'individus indissociables,

que l'on ne peut individualiser : aussi, la culture de masse est une négation de l'individu. En somme, la masse est l'exacte opposée du peuple résistant qui se caractérise par sa fermeté, sa constance, sa rigidité, son inflexibilité. Alors, par sa constance, le peuple résistant est dénombrable et sa force de résistance se pèse à la fermeté des individus et aux liens que forme le groupe social. On le voit, montrer une résistance populaire, c'est lutter contre le règne de cette invention du marché qu'est la masse. Du point de vue graphique et plastique, cette résistance n'existe pas nécessairement par une fermeté visuelle. Elle peut s'exprimer plutôt par une mise en scène de la provocation et de l'ironie. Si l'on se réfère à Grapus, on évoquera ses inspirations punks et son goût pour le détournement de symboles du capitalisme, à l'image de la figure du mickey nazi dans une affiche d'exposition³⁰. Plus généralement, le détournement des figures de la culture de masse est un moyen par lequel le monde populaire exprime sa lucidité face à ces produits qu'il consomme. Dans les manifestations, on trouve beaucoup d'exemples de ces détournements dans les tags : « on doit reprendre le pouvoir, mais pas ce soir, y a Hanouna à la télé »³¹.

30



Photo d'un pochoir dans la rue, © Mimmo Pucciarell

30 • Grapus, 1982, Affiche de l'exposition Grapus au musée de l'Affiche de Paris, © Grapus Plus significatif encore, la culture pop d'internet est le royaume du détournement des icônes modernes. Le graphisme de Jonathan Barnbrook³² est un bon exemple de cette culture du détournement, appliqué au design graphique. Son esthétique s'inscrit par ailleurs dans une forme de continuité du mouvement punk britannique³³, qui portait déjà cette irrévérence populaire. De tout cela, on peut s'inspirer dans la constitution d'un graphisme de la résistance populaire.



4 / La jouissance d'être

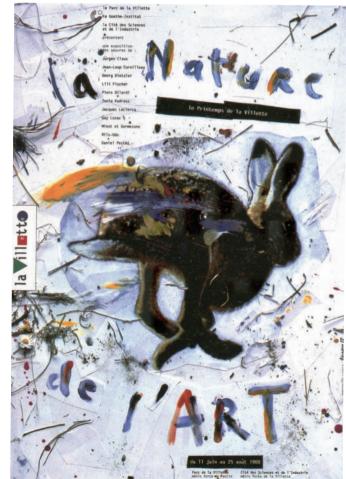
D our finir, il y a dans l'ouvrage de Paul Ariès *Écologie et cultures* P populaires³⁴, un concept que nous avons déjà mentionné et qui apparaît très utile dans cette partie de notre recherche. Il s'agit du concept de « jouissance d'être ». La jouissance d'être c'est le bonheur trouvé dans les liens de soi aux autres et au monde plutôt que dans le plaisir éphémère de l'objet consommé. L'opposition de la jouissance d'être avec la jouissance d'avoir, c'est l'opposition entre deux visions des classes populaires, l'une que nous voulons promouvoir, l'autre que nous voulons déconstruire. La jouissance d'être opposée à la jouissance d'avoir apparaît alors au graphiste comme l'opposition du graphisme d'auteur au graphisme publicitaire. L'un promeut un regard intime sur la présence au monde, l'autre promeut des objets de désir uniformes. Il est alors évident que la jouissance d'être représente la clé de voûte d'un graphisme populaire. Cette notion contient tout à la fois le rapport au réel et la désillusion de la promesse moderne. Dans le travail de Grapus, cette jouissance d'être apparaît au travers d'un rapport sensoriel aux médiums utilisés³⁵. Les moyens plastiques sont visibles, y compris dans leur imperfection. La trace est un signe, elle fixe un instant du réel, capturé avec vivacité, comme l'expression d'une urgence de créer. De même, la trame des photos est souvent visible, comme pour révéler et rendre tangible la source du matériau. Enfin, la jouissance d'être apparaît chez Grapus dans le fait de montrer les corps dans leur vérité, à l'inverse de la conception moderne du corps qui encourage l'artifice dans une recherche de la beauté inerte. Ici, les corps ne sont pas mis en valeur par une mise en scène, ils sont présents tels quels³⁶, en rapport avec un contexte. Toutes ces caractéristiques, on peut les retrouver déclinées sous d'autres formes. Les productions des Formes Vives, par exemple, expriment souvent bien cette jouissance d'être. On peut observer par exemple toute la communication pour le Théatre des 13 vents³⁷. La mise en scène des corps, l'expressivité plastique et graphique, la vivacité des formes et des couleurs, l'aspect non finito, etc. Tous ces éléments peuvent inspirer une jouissance d'être. On perçoit donc de façon globale que

34 • Paul Ariès, op. cit. 35 • Grapus, 1988, see l'exposition La Nature de l'art, Le Printemps de la villette, et avec de la vil

ce qui exprime cette jouissance d'être dans le graphisme, c'est un rapport très fort au réel et l'accès au sentiment de vérité qu'il produit. En résumé, tout ce qui met en scène une matérialité, un rapport sensuel à l'image, une sincérité plastique, est susceptible de contribuer à un graphisme populaire.



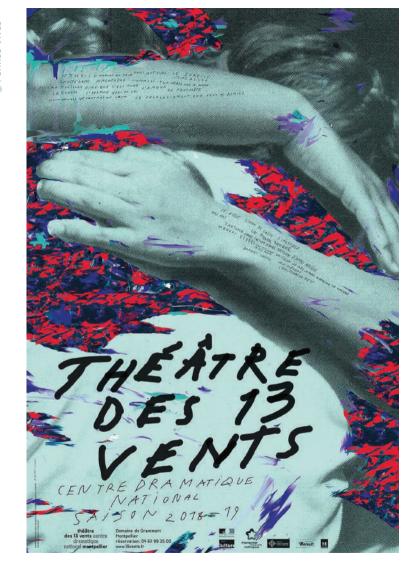
35





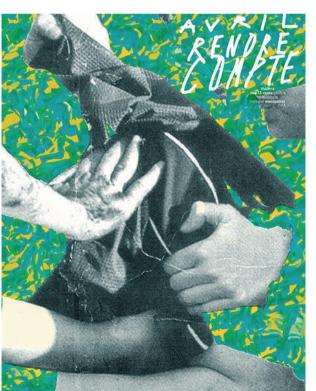
Affiche de la pièce La Gonffe, Théâtre 71, Malakoff, ◎ Grapus 36 •

37 • Fromes Vives, 2018,
Affriches pour la Saison 2018-2019
du Théâtre des 13 vents, Montpellier,
© Formes Vives









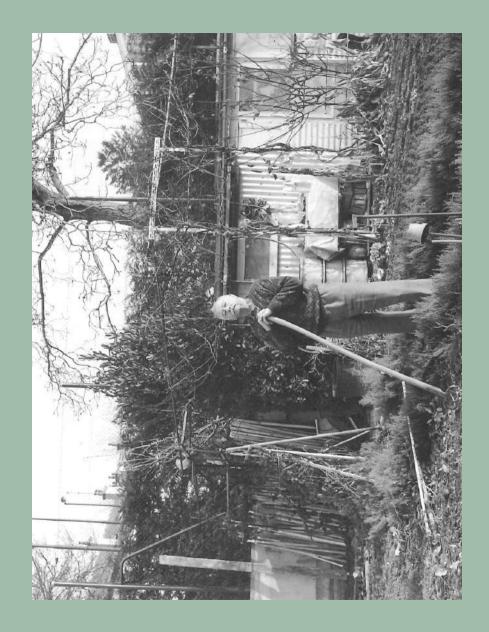


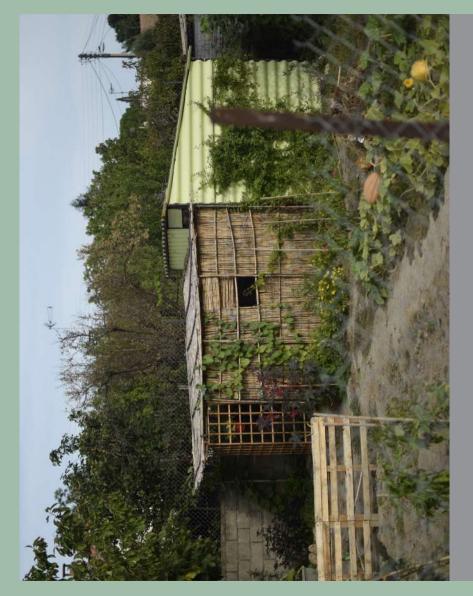
Nous avons mis en œuvre des principes plastiques et graphiques grâce auxquels il devient possible de représenter le monde populaire avec une justesse qui lui rend honneur. À présent, il est temps de s'arrêter sur un contexte précis, une pratique populaire résiliente que notre protocole pourra permettre de mettre en valeur et d'encourager. Pour ce faire, nous avons choisi de traiter des jardins familiaux.

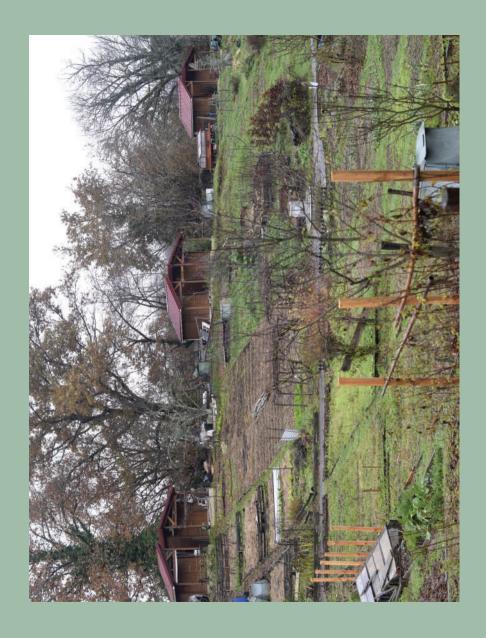
3.

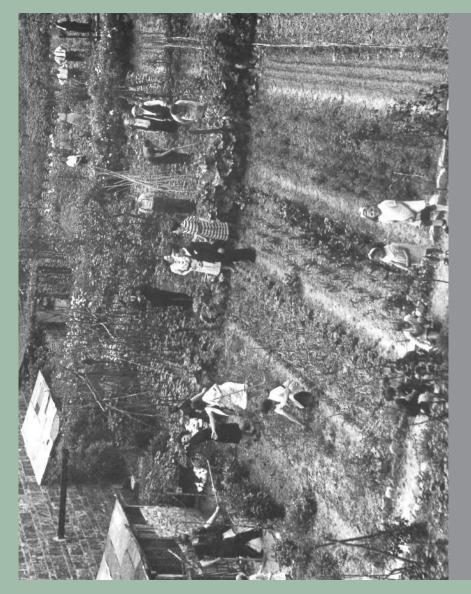
3.

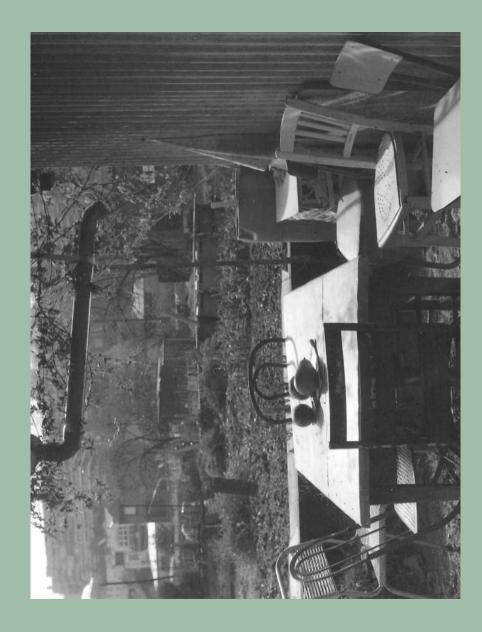
Un vivier populaire de résilience: les jardins familiaux

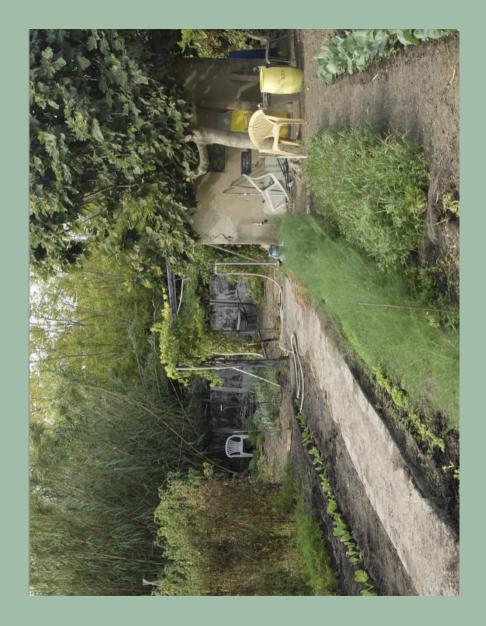


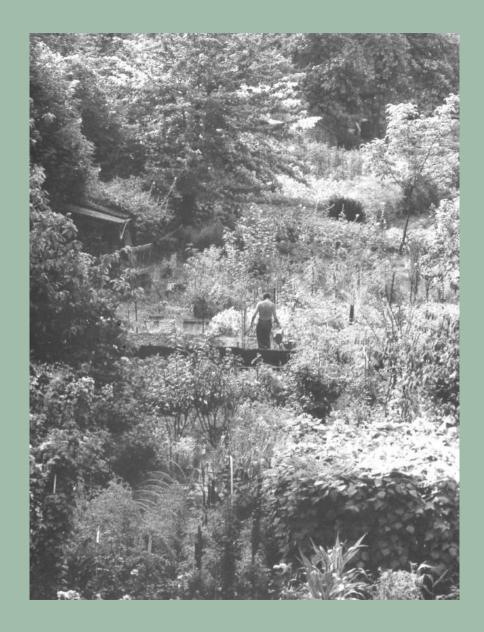


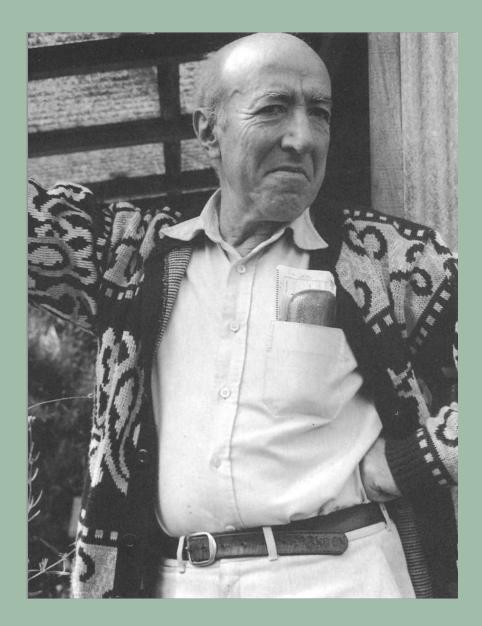


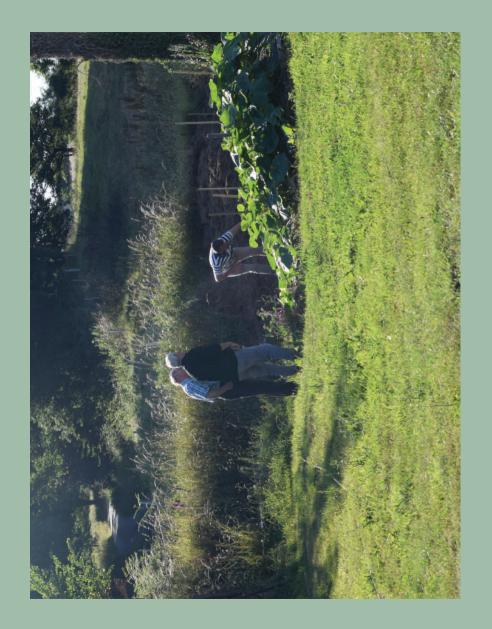


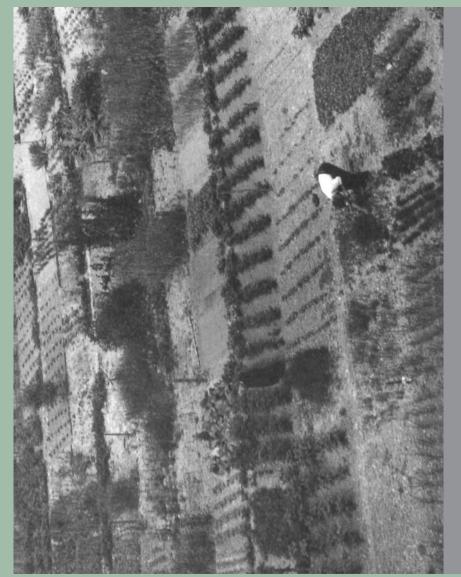












Dans l'ordre d'apparition:

- 1. Jardins ouvriers de l'île Billancourt, entre 1991 et 1993 © Julie Ganzin
- 2. Jardins ouvriers de Nîmes, été 2019 © Quentin Bougot
- 3. Jardins familiaux de Limoges, hiver 2019 © Quentin Bougot
- 4. Jardin ouvrier dans les fossés du fort d'Ivry, 1949 © Robert Doisneau
- 5. Jardins ouvriers de l'île Billancourt, entre 1991 et 1993 © Julie Ganzin
- 6. Jardins ouvriers de Nîmes, été 2019 © Quentin Bougot
- 7. Jardin ouvrier du fort d'Ivry, 1989 © Jacques Faujour
- 8. Jardinier de l'île Billancourt, entre 1991 et 1993 © Julie Ganzin
- 9. Jardiniers à la campagne, automne 2017 © Quentin Bougot
- 10. Jardin ouvrier à Paris, dans le xIII^e arrondissement en 1989 © Ligue du coin de terre et du foyer

A / Les jardins familiaux, une forme de la résilience populaire

1 / Des jardins ouvriers aux jardins familiaux

 $D^{'abord}$, il faut rappeler ce que sont les jardins familiaux, et notamment anticiper la confusion qui peut être faite avec les autres formes de jardins collectifs. Les jardins familiaux, initialement nommés jardins ouvriers, apparaissent dès la fin du XIX^e siècle. Ce sont des communautés de petites parcelles de terres assignées à la culture potagère et à destination de la classe ouvrière urbaine. Les jardins ouvriers ont un objectif très clair : occuper la classe ouvrière et lui permettre de faire pousser ses propres légumes. Ils sont donc avant tout utilitaires et aident les ouvriers à mieux s'alimenter. Ils constituent aussi des moments de loisirs, permettant d'éviter les problèmes courants d'alcoolisme. C'est à partir de 1952, par voie législative qu'est adoptée officiellement l'appellation de jardins familiaux. Cette nouvelle dénomination accompagne le déclin du monde ouvrier en France et l'émergence des employés. Tout de même, les jardins familiaux gardent le même fonctionnement et le même objectif. Ils gardent aussi leur caractère populaire, malgré une ouverture aux classes moyennes. D'ailleurs, l'ancienne dénomination persiste à certains endroits, comme pour ne pas oublier l'histoire ouvrière qui y est associée. Depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale, le nombre de parcelles assignées aux jardins familiaux n'a que peu augmenté. Plusieurs ont été abandonnées et ce sont plutôt les jardins partagés qui se sont développés. À l'inverse des premiers, les jardins partagés ne sont pas découpés en parcelles, ils supposent donc une nécessité plus grande d'auto-organisation. Pourtant, ce sont bien les jardins familiaux que nous allons défendre, parce que le découpage en parcelles apparaît en fait comme décisif dans le rapport du jardin à la résilience. La parcelle, c'est ce qui donne une obligation et ce qui nourrit l'implication. Elle est un espace de projection où le jardinier pourra s'approprier la terre avec le soucis de rendre son jardin beau et bien conçu.

2 / Cultiver le populaire aux jardins

n pourrait penser que le découpage en parcelle participe d'un enfermement. C'est tout à fait l'inverse : les jardins familiaux sont des espaces de convivialité et de vie communautaire très importants, où les vertus populaires se déploient pleinement et démontrent leurs potentiels de résilience face à un effondrement. Ce sont des endroits où se cultivent les liens, d'abord par un réel goût de l'entraide et de la comparaison qui crée nécessairement des connexions entre les jardiniers. On se partage des conseils, on observe comment font les autres, on s'apprend mutuellement. Souvent, des pique-niques, des concours et autres événements sont organisés chaque année entre tous les jardiniers d'un même quartier. Au sein d'une même parcelle, ce sont les liens familiaux qui sont renforcés. On travaille en effet souvent avec des membres de sa famille, et le jardin devient le temps d'un après-midi un espace où l'on pique-nique sous le soleil d'été et où l'on va flâner le reste de la journée, loin de la télévision ou des loisirs de masse. Celui qui va passer sa journée dans sa parcelle de jardin aura ainsi immensément moins contribué à la destruction de l'environnement que celui qui ira dépenser sa journée au terrain de golf. En outre, le jardin familial a tout d'un espace de vie hors du monde capitaliste. Ça n'est pas qu'il soit un espace anticapitaliste, en ce sens qu'il n'a pas de portée revendicative, mais c'est un espace où, sans peut-être en avoir conscience, les jardiniers cultivent un mode de vie défait du rapport capitaliste au monde. Ici, par exemple, le lien à la nourriture est non marchand, il est directement le fruit du travail, sans passer par un rapport financier. De même, le rapport au temps est plus proche du temps de la nature que du temps salarié, décompté, optimisé, rationalisé. Dans les jardins familiaux, le rapport au temps est celui des saisons, de la météo. C'est un temps long qui soigne de l'injonction à l'immédiateté moderne. On peut aussi évoquer le lien entre le jardin et l'apprentissage de la résilience. Jardiner suppose en effet d'échouer et d'apprendre de ces échecs. En outre, les jardiniers sont aux premières loges des modifications de l'environnement provoquées par l'activité humaine - notamment le réchauffement

climatique – et il leur faut apprendre à modifier en conséquence leurs pratiques pour s'y adapter. Dans ce cas, la structure communautaire des jardins familiaux permet un partage des nouveaux savoirs et une mutualisation des expérimentations. Enfin, on pourrait parler d'une culture de la démocratie et de la politique qui se joue dans la pratique du jardinage. Cette idée a été proposée et développée par Joëlle Zask dans *La démocratie aux champs*³⁸. Selon elle, le lien à la culture de la terre prédispose à l'autonomisation des individus et au développement d'habitudes libérales*, en même temps qu'à l'apprentissage de la citoyenneté. Il y aurait donc une culture de la démocratie chez les cultivateurs de terre, déjà observable au Moyen Âge. De même, elle rappelle au sujet des jardins ouvriers qu'ils sont aussi apparus dans une volonté pour le patronat de détourner les ouvriers du syndicalisme et de la politique, or ceux-ci ont en fait rapidement jouer un rôle beaucoup plus politique que ce qui était prévu.

*Ce terme s'utilise au sens du libéralisme classique, doctrine de philosophie politique fondée sur la liberté des individus comme droit fondamental.

3 / Un précédent historique crédible: les victory garden

A u bout du compte, il y a de réelles vertus et savoir-faire populaires qui sont détenus par les jardiniers en ces lieux. Or, ce sont des savoir-faire cruciaux face aux crises qui vont frapper le monde. Il est clair que l'accès à l'alimentation sera quoiqu'il arrive rendue plus difficile à l'avenir, s'il n'est pas tout bonnement restreint. Plus encore, l'accès à une nourriture de qualité, et notamment à des légumes, sera d'autant plus compliqué. Dans un tel contexte la pratique du jardinage est cruciale, et tout porte à croire, comme nous l'avions présenti, qu'il y a dans les pratiques populaires, et notamment dans le jardinage populaire, des solutions de résilience face à ces crises qui se profilent. Nous pouvons donc sérieusement penser que les jardins familiaux peuvent relever d'une part de ces solutions. Cette idée peut trouver un appui très fort à travers l'exemple historique des victory garden.

38 • Joëlle Zask, <u>La démocratie aux champs,</u> 39 • Michel Poallan, «An Open letter to the Next Farmer in Chief", The New York Times Magazine, 9 octobre 2008

Ont été appelés ainsi les jardins constitués au moment des deux guerres mondiales, notamment aux États-Unis. Sous l'appui du gouvernement, la création de jardins était encouragée dans le but de favoriser l'accès à une alimentation plus riche, tant pour la population des campagnes que pour celle des villes. Ceux-ci permettaient de réduire la pression alimentaire provoquée par l'effort de guerre, et servaient aussi de soutien moral aux populations. Très concrètement, ces victory garden auraient fourni aux Américains lors de la Seconde Guerre Mondiale pas moins de 40% de la nourriture à travers 20 millions de jardins, si l'on en croit un article de Michel Poallan publié dans The New York Times Magazine³⁹. Enfin, n'oublions pas que ces victory garden ont d'abord été une initiative populaire, le ministère de l'Agriculture américain y étant d'abord assez peu favorable, craignant de froisser l'industrie agricole. C'est l'enthousiasme populaire qui fit céder les résistances de l'administration, jusqu'à faire de ces jardins le cœur de sa politique de guerre. On peut aussi rendre hommage à Georges Washington Carver, éminent botaniste et agronome issu de l'esclavage qui a participé à encourager le développement de ces jardins dans les dernières années de sa vie à travers une publication datant de 1942 et intitulée Nature's Garden for Victory and Peace. Ce précédent nous permet de voir que le jardinage fut la clé de voûte d'une résilience dans un monde en crise, et par ailleurs, que cette résilience fut possible grâce à l'impulsion des milieux populaires et des minorités. Pourquoi ne pas s'autoriser à penser, dans ces conditions, que de telles opérations ne puissent se reproduire aujourd'hui, en anticipation des crises à venir? Rappelons que la filiation entre les victory garden et les jardins familiaux est très forte. Aux États-Unis, plusieurs parcelles de jardins communautaires sont d'anciens victory garden, qui continuent d'ailleurs parfois à être nommés ainsi. Si l'on est enthousiasmé par cette perspective, alors il faut identifier en quoi le design pourrait participer de celle-ci.



B | Les enjeux de design dans les jardins familiaux

1 / Une désaffection des jardins familiaux dans les politiques urbaines

es jardins familiaux tels qu'ils existent souffrent de l'espace qu'ils Loccupent et qui n'est pas aussi rentable qu'un immeuble ou qu'un centre commercial. Cet espace est donc convoité. Ainsi, A. Frauenfelder, C. Delay et L. Scalambrin ont, dans une étude intitulée « Potagers urbains vs jardins familiaux ? Réforme urbaine et controverses autour du beau jardin et son usage légitime »40 mis en évidence la désaffection auxquels sont sujets les jardins familiaux aujourd'hui de la part des politiques publiques et des urbanistes. L'étude s'intéresse aux jardins familiaux suisses, mais la dynamique est comparable en France: non seulement, ces jardins sont méjugés pour leur supposée faible valeur esthétique dans le paysage urbain, mais de façon plus préoccupante, ils subissent concrètement des menaces de la part des nouvelles politiques d'urbanisme : « (l')institutionnalisation de la présence des jardins familiaux sur le territoire est aujourd'hui partiellement remise en cause par le nouveau plan d'aménagement avec la possibilité de modifier sinon d'abroger la Loi de 1960. »⁴¹ Cette loi est primordiale dans la protection des jardins familiaux. Elle assure leur sauvegarde et leur développement, et elle facilite la conclusion de baux à long terme, de sorte que les bénéficiaires soient assurés de la pérennité de leur jardin. En Suisse, l'urbanisation menace donc ces espaces de résilience populaire. En France, on peut aussi s'inquiéter d'un manque de garants légaux. Un projet de loi de 2003 visait à renforcer les droits des bénéficiaires et des associations gérantes de ces jardins, mais il n'a jamais été adopté. Les garanties législatives n'ont donc pas été renforcées depuis 1952, malgré la mutation des politiques urbaines. Dans ces conditions, la sauvegarde des jardins familiaux peut être mise en cause, à l'image des jardins familiaux Joseph Aiguier, à Marseille, qui se trouvent sur le chemin d'un projet de boulevard urbain,

42 • Michel Pinçon t Monique Pinçon-Charlot, La violence des riches, , Paris, 2013, 2014, p.199

et qui sont par ce fait amenés à disparaître. Dans la même veine, notons qu'à Genève, la surface couverte par des terrains de golf a été multipliée par trois en 20 ans, au point d'être désormais supérieure à celle couverte par les jardins familiaux. En outre, l'agrandissement des terrains alloués aux jardins familiaux n'est pas encouragé, malgré une demande très forte, qui implique de longues années d'attente pour les demandeurs, avant que puisse leur être accordée une parcelle. Nous soulevons donc là ce qui semble être un enjeu purement urbanistique et politique. Pourtant, il se pourrait que le designer graphique puisse aussi avoir un rôle à jouer, non dans la promotion de ces jardins, mais dans leur légitimation.

2 / Les jardins familiaux comme incarnation d'un refoulement populaire

🗖 n réalité, le refoulement qui est fait des jardins familiaux L' aujourd'hui relève du même mouvement qui repousse les classes populaires hors des centres-villes. On constatera d'ailleurs que la plupart de ces jardins sont relégués en périphérie urbaine. Dans La violence des riches, Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon montrent que la violence symbolique et la délégitimation des classes populaires intervient aussi dans l'espace urbain : « À travers les expériences de la ville s'apprennent la diversité du monde social et la place que l'on y occupe [...] Le quartier habité exprime et conforte l'être social et son identité de classe. »42 Ainsi, en détruisant les espaces témoins de cultures populaires, par un rejet hors des centres-villes ou par un processus de gentrification agressive et de réappropriation marchande, ce sont les cultures de lutte qui disparaissent. C'est en fait le même processus qui agit dans la désaffection des jardins familiaux, au profit de nouvelles conceptions du jardinage, plus bourgeoises. En effet, comme l'exprime l'étude « derrière l'utopie du jardin collectif, la complexité d'un projet social, technique et politique », « alors que le déploiement de jardins ouvriers et familiaux a accompagné le développement urbain et industriel du début du XX^c siècle, ceux-ci

ont été, après-guerre, relégués aux marges du projet urbain. Or, depuis le début de ce XXI^e siècle, avec le déploiement des jardins partagés, les jardins collectifs suscitent un regain d'intérêt. » 43 On pourrait s'enthousiasmer d'un développement de nouvelles formes de jardins, qui semblent s'adapter à des contextes sociaux nouveaux. Pourtant, ces nouvelles formes de jardins impliquent d'autres manières de jardiner, moins résilientes. En fait, les jardins partagés sont d'abord apparus aux États-Unis, sous l'impulsion d'une élite culturelle et artistique animée de la volonté de s'affranchir de la bourgeoisie traditionnelle. Puis, ils se sont répandus en Europe. Dans l'étude déjà citée « Potagers urbains vs jardins familiaux? Réforme urbaine et controverses autour du beau jardin et son usage légitime », les auteurs rappellent que « comme le souligne Tissot, les bourgeois progressistes blancs, véritables "élites de la diversité" cultivent dans leur jardin communautaire au pied des immeubles moins de légumes que "des fleurs, des herbes aromatiques et quelques tomates", usages qui témoignent d'une "fonction réformatrice de ces espaces, cette fois-ci pour les classes supérieures et non pas les classes populaires". »44 En somme, le jardin partagé n'a pas été inventé pour son aspect utilitaire, mais pour son intérêt d'abord esthétique et récréatif. De ce point de vue, on comprend qu'ils répondent pleinement aux intérêts des politiques urbaines, puisqu'à travers ces jardins, les élus peuvent vanter l'embellissement de la ville en même temps qu'un intérêt pour le développement durable. Mais, cette critique que nous faisons est aussi formulée par les usagers des jardins familiaux, pour qui l'idéal d'autoproduction et d'autoconsommation est indissociable de la pratique du jardinage. « Plus qu'un simple loisir, le jardinage est un temps actif et productif, une manière d'affirmer sa valeur personnelle et de défendre son honneur dans une activité située à mi-chemin entre "le gagne-pain" sorte de "choix de nécessité" et un passe-temps, " goût populaire de l'expression personnelle " et " loisir créateur ". »⁴⁵ Toutefois, l'opposition que nous mettons en scène peut être relativisée. Il est facile de trouver des contre-exemples de jardins partagés où se développe une culture vivrière et qui sont animés d'un ancrage

Vandenbroucke, M. Canavese, B. Dacheux-Auzière, M. Grenet, L. Mouhot. N Berthier, G. Melin, C. Pouvesle, É. Rémy et J-N. Consalès. «Derrière l'utopie du jardin collectif, la complexité d'un projet social. technique et politique», <u>Géographie et cultures, 2017</u>

populaire fort, et il faut évidemment s'en réjouir. <u>Ce que nous voulons</u> mettre au jour, c'est en fait la délégitimation de l'idéal populaire du jardin, au profit d'une conception plus bourgeoise qui porte moins cette capacité de résilience face à un effondrement, du fait qu'elle est moins motivée par l'idéal d'autoconsommation très cher aux jardiniers des classes populaires. Alors, le rôle du designer graphique est très clair : il doit encourager une relégitimation du jardinage populaire, dans des formes plus proches des jardins familiaux. Désormais nous allons pouvoir proposer une hypothèse d'intervention du designer pour répondre à ce problème soulevé.



C | Une hypothèse de protocole en design graphique

1 / Vers une stratégie d'empowerment

a i nous avons pu donner le sentiment d'idéaliser les jardins familiaux, O nous nous devons d'apporter quelques nuances. En effet, les pratiques effectives des jardiniers ne sont pas toujours exemplaires du point de vue écologique. L'usage de produits phytosanitaires a été admis dans le passé et reste parfois assez ancré; la faute à des modèles encouragés par l'industrie horticole. Par ailleurs, si ces habitudes ont pu évoluer – et il faut rappeler que l'usage de pesticides ou d'engrais chimiques est définitivement interdit dans tous jardins familiaux français depuis une loi de janvier 2019 – les jardiniers amateurs ne sont pas nécessairement des experts des nouvelles pratiques agroécologiques, encore assez peu démocratisées. Ils n'ont pas non plus les réflexes qui les autonomisent totalement des grandes surfaces de jardinage – bien que la récupération et l'échange de graines sont des pratique assez courantes. On peut donc penser que la délégitimation de leurs pratiques a aussi à voir avec cette perpétuation de « vieux modèles ». Si nous pouvions aider les jardiniers à améliorer leurs modèles, à les rendre vraiment exemplaires, la légitimité de leurs pratiques pourrait être plus facilement reconnue. Mais si nous sommes cohérents, nous ne pouvons pas croire que c'est par une éducation verticale que nous devons agir. Ici encore, il nous faut croire en l'intelligence populaire collective et mettre plutôt en place des stratégies pour la stimuler. Cette stratégie pourrait s'inspirer de la notion d'empowerment. Théorisée dès les années 1930 par Saul Alinsky, écrivain et sociologue américain, l'empowerment peut être défini comme l'organisation d'un pouvoir d'action chez un groupe d'individu en situation de domination. Plus concrètement, une stratégie d'empowerment des jardiniers des classes populaires viserait à travailler pour eux sur des dispositifs visant à renforcer leur capacité d'organisation en vue de légitimer, médiatiser leurs pratiques dans la société et d'améliorer leurs rapport

de force face aux politiques urbaines. Par exemple, cette stratégie pourrait conduire à la formation d'un mouvement ou d'une communauté large de jardiniers réunis autour d'un sentiment commun d'identification à un modèle, à un idéal. Cette démarche devra probablement, pour prouver son efficacité, se limiter d'abord à une ville, voire à un quartier. Mais on peut envisager qu'une telle communauté puisse rassembler de manière large les jardins familiaux en France. Il existe, en quelque sorte, une organisation qui regroupe et représente l'ensemble des jardins familiaux en France : la Fédération Nationale des Jardins Familiaux et Collectifs (FNJFC). Cette association agit comme interlocuteur privilégié face aux institutions dans la préservation et le développement des jardins collectifs en France. Néanmoins, le sentiment d'appartenance à cette fédération n'existe pas chez les jardiniers, et on peut pointer une communication visuelle très institutionnelle de la part de la FNJFC. Malgré tout, il n'est pas exclu que la Fédération puisse devenir un appui pour notre démarche dans un second temps.

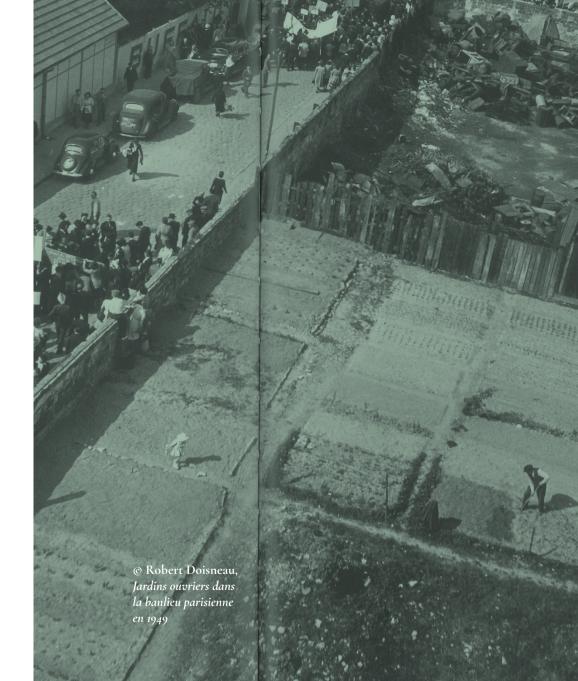
2 / Un graphisme populaire aux jardins familiaux

L es principes graphiques et plastiques que nous avons définis comme participants d'un graphisme populaire trouvent ici tout leur intérêt. Centrés sur la pratique du jardinage, ces princies permettraient de produire un langage visuel capable de transcrire un idéal populaire du jardinage auquel les jardiniers pourront adhérer et s'identifier. Autrement dit, ce graphisme pourrait constituer l'identité d'une communauté ou d'un mouvement de jardiniers populaires. Mais ce graphisme ne sera pas seulement interne au groupe et devra avoir un potentiel de transmission dans la société. Il faudra alors songer à des supports de communication qui fonctionnent comme des relais. On peut penser à des supports qui ponctuent le quotidien, allant des affiches aux étiquettes de confiture. On peut aussi songer à des supports transmissibles. La carte postale, est un bon exemple de ce type de supports-relais, en ce sens qu'il affirme une identification en même temps qu'il la repend.

3 / Des jardins familiaux aux «jardins populaires»

D our former une telle communauté, peut-être faudrait-il commencer P par proposer une nouvelle dénomination. Celle de « jardins populaires » semble appropriée. Ne pourrait-on pas en effet parler de « jardins populaires » pour désigner ces lieux si propices à cultiver un imaginaire défait du capitalisme et où les pratiques populaires peuvent se perpétuer? Parler des jardins populaires nous permettrait aussi de refuser le flou entretenu par la dénomination de jardins familiaux qui participe d'un imaginaire de l'entre-soi, qui ne correspond pas à la réalité de ces espaces collectifs conviviaux. Certes, le terme de populaire est aujourd'hui imprégné d'une connotation parfois négative. Nous avons parlé du misérabilisme qui affecte notre perception des classes populaires. Celui-ci entache aussi le terme même de « populaire ». Par ailleurs, le populisme, dans son acception négative, n'est jamais loin lorsqu'on parle de populaire et l'usage du terme pour qualifier certaines dictatures (on songe par exemple à la République populaire démocratique de Corée) ajoute à la méfiance que peut inspirer ce mot. Pourtant, le terme de populaire a aussi une histoire sociale et politique très belle en France. Le Front Populaire est notamment resté dans l'histoire et dans l'imaginaire un moment social très puissant de conquête des droits et de dignité des gens du peuple. C'est ce potentiel éthique et politique que nous voudrions faire resurgir comme un idéal vers lequel le monde social serait prêt à bifurquer.





T e crois découvrir dans ce qui nous est montré, les signes d'un bonheur qui J attire mon estime. Il n'a pas, pour source, le confort, la réussite, mais la capacité de savourer les plaisirs simples, de s'accorder à eux, et souvent de les inventer. des amis, des cousins mais je les soupçonne de posséder la vertu de s'y complaire en solitaires. Avec pour seul compagnon, leur jardin. Je les imagine sans peine lui parlant, lui demandant de les excuser pour un retard, parfois ronchonnant contreau ventre, moi. l'ai vu des poissons comme ca, des poissons rouges et blancs, des lui parce qu'il ne met pas de bonne volonté à collaborer.

Qu'on leur enlève leur jardin et ce serait les amputer d'une partie de leur être, un crime que la simple morale devrait nous interdire de commettre, mais auquel certains individus songent sans le moindre scrupule.

Pierre Sansot. Demander la lune.

AH: Et Belle-Etoile, c'était comment?

Gérard: L'ancien jardin, quand ils l'ont démoli, vous auriez pleuré, vous auriez Ce bonheur, ils ne l'arrachent pas à d'autres. Il doit arriver qu'ils le partagent avec pleuré, vous auriez pleuré, je vous jure vous auriez pleuré. Je vous jure que c'est vrai, quand on a été vers le bulldozer, que le bulldozer il poussait, il poussait, il fermait le trou, il poussait la terre dans l'étang. Les grenouilles, tout, les machins, j'ai mal variétés de poissons... on a essayé de récupérer un maximum de poissons, on pouvait pas tout récupérer... les grenouilles... j'ai récupéré des hérissons... J'ai pleuré. J'avais un hérisson, tous les jours j'allais le voir. Je quittais le boulot, je vais voir à midi peut-être de leur moitié, saccager leur rêve qui les rend si grands. Il y a là comme mon hérisson. Le lendemain, j'arrive, il était mort. Voilà. Il avait du lait et tout...

FC: Et ça, c'était un terrain qui appartenait à Rhône-Poulenc?

Gérard: Ça appartient toujours à Rhône-Poulenc actuellement là. Bon là, ils ont foutu, ils ont écroulé les cabanes des jardins en face, là. Mais pour l'Air Liquide, ils auraient pu quand même laisser encore des jardiniers, hein. Du moment que c'étaient des taudis, c'est vrai que c'est eux, bon.

AH: Ils ont nettoyé, quoi!

Gérard: Non, mais c'était dégueulasse, y'avait de tout. Y'avait des poules et des cochons. C'était vraiment dégueulasse, ils avaient des fours, les Portugais où ils faisaient cuire trois cochons, des cochons comme ça, ils avaient de ces fours, ils avaient de ces trucs... Ah, c'était la fête, eux! Ils avaient des poules, des canards, des lapins. Mais moi, quand j'ai pris le jardin là, on avait encore la possibilité de passer par les passages à niveaux, mais souvent, je venais faire mes courses en dessus, là, chercher des sous à la Poste, et je prenais la route, là, c'était magnifique, les jardins, c'était magnifique! Bon, on disait toujours: « La caserne, la caserne... » parce que les petites cabanes, ça ressemble à une caserne, de loin... C'était super! C'était super propre, super beau. Mais maintenant, tu dirais un bidonville: t'as des fûts verts, t'as des fûts bleus...

Conclusion

Conclusion: Dévoiler un horizon

'effondrement de la civilisation moderne n'aura peut-être pas lieu La dans les temps qui viennent. Peut-être trouvera-t-elle des ressources encore insoupçonnées qui la feront tenir quelques siècles de plus. Mais même dans cette improbable éventualité, le monde restera confronté quoiqu'il advienne à de lourdes crises qui frapperont les plus vulnérables. Malgré tout, au fil de cette recherche, nous avons déroulé un espoir collectif devant la fatalité du futur qui se figure. Il nous a suffi de regarder ce que la modernité s'était appliquée à cacher, à défaut d'avoir réussi à briser : le monde populaire. Nous avons observé dans cet objet un rapport vertueux aux êtres humains et à leur environnement, et plus encore, nous y avons découvert une capacité à faire face aux crises. Ce monde populaire s'incarne en des gens, les classes populaires, refoulées par le monde moderne qui s'est appliqué à en faire une masse incapable de lui tenir tête, et inconsciente d'elle-même. Nous avons alors établi que devant ce problème qui nous semblait tenir aux représentations, le designer graphique avait une carte à jouer. Celui-ci pouvait agir dans le dévoilement du potentiel du monde populaire et participer de ce fait à la recomposition d'une conscience populaire dans la société. Nous avons enfin proposé un protocole d'intervention appuyé par des principes plastiques, dans un terrain d'action dont nous avons étudié les enjeux. Désormais, il nous reste à vérifier nos hypothèses par la pratique.



Annexes

Petit lexique pour rester en bons termes

Effondrement

La notion d'effondrement est une traduction de l'anglais collapse, qui permet de caractériser l'aspect systémique des crises à venir et en cours. La notion d'effondrement admet en effet une cohérence entre les ruptures sociales, politiques, écologiques, financières, économiques ou encore géopolitiques. Cette notion d'effondrement est cependant critiquée, notamment pour l'imaginaire de fin du monde qu'elle suscite, et qui laisse penser qu'il existerait un point de rupture précis et identifiable sur l'échelle du temps. D'autres préfèrent utiliser au pluriel ce terme d'effondrement pour atténuer l'illusion d'un déclenchement soudain, quand la réalité augure d'un processus plus progressif.

Résilience

La résilience caractérise la capacité d'un système à s'adapter à une situation de crise. L'usage de ce terme dans le contexte des crises écologiques permet de désigner la faculté d'un individu ou d'un groupe à s'adapter aux nouvelles menaces de son environnement.

Populaire

Le terme populaire caractérise ce qui est relatif au « peuple ».

Cultures populaires

D'après l'UNESCO, « la culture peut aujourd'hui être considérée comme l'ensemble des traits distinctifs, spirituels, matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe, outre les arts, les lettres et les sciences, les modes de vie, les lois, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances ». Cette acception permet d'envisager de manière large la notion de cultures populaires, sans assigner cette dénomination à des produits culturels, mais plus largement à des systèmes de valeurs, des modes de vies, de croyances, etc.

Classes populaires

Il existe de nombreuses manières de découper le monde social, et chacune porte une part de vérité en même temps qu'elle se fourvoie. À propos de la mise en catégorie du monde social, il faut garder en tête ce que Bernard Lahire énonce dans La culture des individus : « Lorsque le chercheur utilise des noms de catégories ou de groupes dans son raisonnement, il manipule à des fins de connaissances les produits de toute une histoire sociale et politique (...) La présentation par la sociologie d'une société faite de catégories, de groupes ou de classes est donc une vision profondément politique. » Ainsi, un découpage en termes de « classes sociales » oriente vers une appréhension plutôt marxiste de la société. Si l'on parle alors de classes populaires, on parle de groupes d'individus nécessairement pluriels dont le dénominateur commun est de ne pas appartenir aux groupes dominants. On parle ainsi parfois de classes dominées. Il est complexe et délicat de cerner tout à fait les contours des classes populaires tant elles regroupent des individus divers : ouvriers, employés, chômeurs, agriculteurs, etc.

Documentation

- ♦ Documents consultés en entier
- O Documents consultés partiellement

Ouvrages théoriques

◆ Paul ARIÈS, Écologie et cultures populaires, Utopia, 2015 ISBN: 978-2919160181

♦ Jean BAUDRILLARD, À l'ombre des majorités silencieuses ou la fin du social, Sens&Tonka, 1978, 1997 ISBN : 2910170438

O Olivier CENA, Les jardins de la sociale, Du May, Paris, 1992 ISBN: 978-2906450783

O Michel DE CERTEAU, La culture au pluriel, Points, 1974, 1993 ISBN: 978-2020202749

O Frédéric CHAGNARD, Agnès HARDY, Rendez-vous aux jardins éphémères, L'harmattan, 2016 ISBN: 978-2343093789 O Denis CLAVREUL, Les jardins ouvriers, Gallimard, 2006 ISBN: 978-274241677

O Clifford D. CONNER, Histoire populaire des sciences, Traduction de l'anglais (États-Unis) par Alexandre Freiszmuth L'Échappée, 2011 ISBN: 978-2915830347

O Régis DEBRAY, Le Pouvoir intellectuel en France, Paris, Ramsay, 1979 ISBN: 978-2859561000

♦ Jean-Pierre DUPUY, Pour un catastrophisme éclairé, Seuil, 2002 ISBN: 978-2020660464

♦ Sous la direction de Nicolas DUVOUX et Cédric LOMBA, Où va la France populaire ?, Presses Universitaire de France, 2019 ISBN: 978-2130800620

◆ Léo FAVIER, Comment, tu ne connais pas Grapus?, Spector Books, 2014 ISBN: 978-3944669489

O Hervé KEMPF,

Comment les riches détruisent la planète?, Seuil, 2007

ISBN: 978-2021008463

♦ Bernard LAHIRE,

La culture des individus, La découverture, 2004, 2006 ISBN: 978-2707149282

♦ Christopher LASCH,

Culture de masse ou culture populaire?, Traduction de l'anglais (États-Unis) par Frédéric Joly, Climats, 2001 ISBN: 978-2081255791

O Antigone MOUCHTOURIS,

Sociologie de la culture populaire,

L'harmattan, 2007 ISBN : 978-2296029750

O Michel PINÇON et Monique PINÇON-CHARLOT, La violence des riches,

La Découverte, Paris, 2013, 2014 ISBN : 978-2707182678

• Sous la direction de Michèle RIOT-SARCEY,

De la catastrophe, l'Homme à l'œuvre du Déluge à Fukushima, Éditions du Detour, 2018,

ISBN: 979-1097079369

♦ Pablo SERVIGNE, Raphaël STEVENS

Comment tout peut s'effondrer,

Seuil, 2015

ISBN: 978-2021223316

• Pablo SERVIGNE, Raphaël STEVENS, Gauthier CHAPELLE *Une autre fin du monde est possible*,

Seuil, 2018

ISBN: 978-2021332582

O Barbara STIEGLER,

« Il faut s'adapter », NRF Essai, 2019

ISBN: 2072757495

o Joëlle ZASK,

La démocratie aux champs,

La Découverte, Paris, 2016 ISBN : 978-2359251012

Ouvrages littéraires

Dany LAFERRIÈRE,

Tout bouge autour de moi,

Lgf, 2012

ISBN : 978-2253162032

♦ Albert CAMUS,

La Peste,

Gallimard, 2008

ISBN: 978-2070349579

♦ Pierre SANSOT et Julie GANZIN,

Demander la lune,

Fata Morgana, 1995

ISBN: 978-2851943828

Articles

- ♦ Pierre CHARBONNIER,
- « Splendeurs et misères de la collapsologie »,

Revue du crieur, 2019

- ◆ Michaël FOESSEL.
- « Chaque fin du mois, la fin du monde »,

Libération, 6 décembre 2018

- ◆ Arnaud FRAUENFELDERN, Christophe DELAY et Laure SCALAMBRIN,
- « Potagers urbains vs jardins familiaux ? Réforme urbaine et controverses autour du beau jardin et son usage légitime », Érès, Espaces et sociétés, 2014
- Michel POALLAN.
- « An Open letter to the Next Farmer in Chief », The New York Times Magazine, 9 octobre 2008
- ♦ Perrine VANDENBROUCKE, Marine CANAVESE, Brice DACHEUX-AUZIÈRE, Marie GRENET, Laure MOUHOT, Nathalie BERTHIER, Gil MELIN, Cyril POUVESLE, Élisabeth RÉMY et Jean-Noël CONSALÈS,
- « Derrière l'utopie du jardin collectif, la complexité d'un projet social, technique et politique »,

Géographie et cultures, 2017

- O Victory Garden, article Wikipedia https://en.wikipedia.org/wiki/Victory_garden
- O *Jardins Familiaux*, article Wikipedia https://fr.wikipedia.org/wiki/Jardins_familiaux

Films

- Olivier BAROUX, *Les Tuches*, 2011
- O Vincent DUBOIS, Jean-Christian FRAISCINET, Les Bodin's: Grandeur nature, 2014
- ♦ Mike JUDGE, *Idiocracy*, 2006
- Gustave KERVERN et Benoît DELÉPINE I feel good, 2018
- ◆ Lech KOWALSKI, On va tout péter, 2019
- ♦ Gilles PERRET, François RUFFIN *I'veux du soleil*, 2019
- ◆ Lars VON TRIER, Melancholia, 2011

Vidéo

◆ 5 Solutions pour sauver la planète, Less Saves The Planet, 2018 https://www.youtube.com/watch?v=23DgaxRDzAk

Remerciements

Au fond, l'écriture n'est pas un acte individuel. Il me faut donc laisser un espace pour rendre honneur à ceux qui ont aidé à cette tâche et dont le nom n'apparaît pas ailleurs.

D'abord, il est nécessaire de remercier Élisabeth Charvet et Laurence Pache qui ont accompagné à la rédaction et à la correction de ce mémoire.

Merci ensuite à tous les autres membres de l'équipe enseignante ainsi qu'aux intervenants du DSAA de la Souterraine qui ont nourri ma réflexion.

Merci à Paul Ariès dont l'ouvrage Écologie et Cultures populaires fut pour moi le déclencheur de cette réflexion et le décanteur d'une intuition.

Merci à la Région Nouvelle-Aquitaine qui a financé l'édition de ce mémoire.

Merci enfin aux lecteurs attentifs qui auront parcouru d'un bout à l'autre ce mémoire.

Colophon

Ce mémoire a été mis en page par son auteur (il se reconnaîtra) qui a confié à la *Cormorant Garamond Regular* le soin de donner forme à son texte. Les papiers qui s'en sont imbibés sont le *Munken* 110g et le *Rive Tradition Blanc naturel* 270g pour la couverture. La *Sporting Grotesque Regular* ainsi que la *Freight* (sous plusieurs formes) ont aussi été utilisées dans la mise en page.

Un total de 12 exemplaires ont été imprimés.

Le copyright de chaque image du corpus appartient aux organismes, institutions ou auteurs respectivement cités.

Ce mémoire naît de la confrontation entre la probabilité des crises à venir - crise climatique, crise financière, crise politique, etc – avec les conditions d'existence des classes populaires. De cette confrontation naît alors une intuition: n'existerait-il pas une forme de résilience face aux crises dans la façon dont les classes populaires vivent et conçoivent leur rapport au monde? Si cette hypothèse devait se vérifier, alors le designer aurait un rôle à jouer sur les représentations qui ont éclipsé jusqu'alors des modes de vie et des cultures vertueuses déjà éprouvés par une large part de la population.

Colophon

Ce mémoire a été mis en page par son auteur (il se reconnaîtra qui a confié à la Cormorant Garamond Regular le soin de donner forme à son texte. Les papiers qui s'en sont imbibés sont le Munken 115g et le Rive Tradition Blanc naturel 270g, pour la couverture. N'oublions pas les typographies Sporting Grotesque, Freight et Marianne qui ont également participé à cette édition. Un total de 15 exemplaires ont été imprimés à la Souterraine par Agi Graphic en février 2020, puis façonnés à la main.

La photographie de couvertur est issue d'un workshop anime par Antti Ahtiluoto en Févrie 2020, © Quentin Bougot